

6e ANNÉE

N° 18





Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
Dr en Pharmacie
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE









LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— SUITE —

II. — L'ENVIE

L'Envie ne compte pas au nombre des Vices combattus par les Vertus de la *Psychomachia* de Prudence. Mais elle apparaît au XIIe siècle dans le *De fructibus carnis et spiritus* d'Hugues de Saint-Victor. Le moine lorrain a été l'un des premiers à comparer les Vices et les Vertus à deux troncs d'arbres vigoureux.

« L'un est l'arbre du vieil Adam et a pour tige et pour racine principale l'Orgueil. Sept maîtresses branches partent du tronc : l'Envie, la Vaine gloire, la Colère, la Tristesse, l'Avarice, l'Intempérance, la Luxure. Chacune de ses branches à son tour donne naissance à des rameaux secondaires[1]; de la tristesse, par exemple, sortent la crainte et le désespoir. Le second arbre est l'arbre du nouvel Adam. L'Humilité en est le tronc, et les branches principales sont les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales... Adam a planté



L'ENVIE. — *Gravure de Aldegrever* (1552)

le premier de ces arbres et Jésus-Christ le second ; à nous de choisir. » (1).

Cette conception est illustrée par une curieuse peinture d'un manuscrit de 1276 conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève : le *Miroir de vie et de mort*. Cette miniature représente un grand arbre dont les racines affectent à leur extrémité la forme d'un serpent ; ce serpent lui-même se termine par une figure de femme. Presque toutes ces femmes

(1) Emile MALE. — *L'Art religieux du XIIIe siècle.*



L'Envie. — *Gravure de Cock, d'après Brueghel le Vieux* (1558)

ont leur nom écrit près d'elles ; de plus elles font un geste ou portent un emblème. C'est ainsi que *Radix luxuriæ* se regarde dans un miroir, que *Radix gulæ* tient un verre... L'Envie, *Radix Invidiæ*, porte une bête dans son sein.

Nous avons vu (1) qu'une miniature du XIVe siècle reproduite dans les *Mélanges d'Archéologie* du Père Cahier, représente l'*Envie* par un moine chevauchant un chien et portant sur son poing un épervier. Nous retrouvons le chien dans une gravure de Georges Pencz et dans plusieurs estampes des XVIIe et XVIIIe siècles. Mais l'animal qui symbolise le plus fréquemment l'Envie, c'est le Serpent. Et ce symbole remonte à l'antiquité païenne.

Les Grecs avaient fait de l'Envie un dieu : le terme *phthonos*, qui, dans leur langue, exprime l'envie, est du masculin.

Les Romains en firent une déesse : *Invidia*. Ils la représentaient sous l'aspect d'une femme vieille et décharnée, ayant la tête ceinte de couleuvres, des serpents dans les mains, un autre lui rongeant le cœur. La description qu'en a donnée Ovide est demeurée célèbre :

(1) Voir *Passiflora*, n° 16.



L'Envie. — *Gravure d'Henri Goltzius* (fin du XVIe siècle)

« L'Envie dans le fond de son antre, pour entretenir sa rage et sa fureur, se nourrit de vipères... La pâleur est peinte sur son visage ; tout son corps est amaigri ; jamais elle ne regarde en face ; ses dents sont noires ; son cœur est rempli de fiel ; sa langue distille le poison ; elle ne rit

jamais si ce n'est du spectacle de la douleur ; tourmentée par des soucis incessants, elle ne dort pas. Elle voit avec douleur les succès des hommes et cette vue la fait sécher d'ennui. Elle est torturée en même temps qu'elle torture. Elle est son propre bourreau. »

⁂

Dans la série des Vices et des Vertus d'Aldegrever (1552), dont nous avons précédemment reproduit « l'Orgueil », l'*Envie* est représentée par une femme laide et maigre, assise de côté sur un quadrupède fantaisiste à queue de serpent dont le poil est parsemé d'aiguillons de porc-épic. L'étendard est orné de deux serpents entrelacés. Dans l'angle supérieur droit l'écusson d'armes porte un scorpion ; il est surmonté d'une chauve-souris aux ailes déployées. Des animaux figurant dans cette allégorie, seul le serpent est traditionnel : chauve-souris et scorpion ne se rencontrent dans aucune des œuvres d'art symbolisant l'*Envie*.

Dans l'estampe de Cock, d'après le dessin de Pierre Brueghel le Vieux, l'*Envie*, assise sur un banc de pierre, ronge un cœur qu'elle tient à la main. Derrière elle, un démon lui tend un autre cœur à dévorer. A côté d'elle un dindon fait la roue au pied d'un arbre dont les branches se terminent en plumes de paon. Au premier plan deux chiens se disputent un os. Dans le lointain on voit un enterrement franchissant un pont pour entrer dans une église. La composition, comme toutes celles de la même série des Vices, grouille de personnages et d'animaux fantastiques, d'objets hétéroclites. Dans les nombreuses chaussures qu'on peut voir dans les angles inférieurs, certains auteurs ont cru trouver une allusion à des proverbes flamands. Somme toute cette estampe nous demeure à peu près indéchiffrable.

L'*Envie* de la série des péchés capitaux d'Henri Goltzius est une hideuse vieille qui ronge un cœur. Sa chevelure est faite de serpents entrelacés. Dans sa main gauche elle tient un serpent dont la tête est ornée d'une sorte de diadème : allusion évidente au basilic. A ses côtés, un chien.

L'estampe de Le Blond, à la double allégorie, symbolise à la fois le mois de Septembre et l'*Envie*. Mais l'Envie n'est

pas représentée par la femme en grands atours qui est la figure principale de la composition : elle se dissimule dans l'ombre, avec sa tête couronnée de serpents. Voici comment les quatrains gravés au pied de la gravure expliquent cette alliance du mois des vendanges avec ce vice.

Ce mois, ennemi des glaçons
Sous le signe de la Balance
Produit des fruits en cent façons
Et des raisins en abondance.

Cette dame nous le figure
Par sa grande fécondité,
Marque de la fertilité
Qui germe au sein de la Nature.

Elle chasse loing la Famine,
Malgré l'Envie et ses efforts,
Monstre dont les serpents retors
Rendent effroyable la mine.

Pour terminer, nous empruntons au *Compost et Kalendrier des Bergiers*, dont la première édition sortit des presses de l'imprimeur parisien Guyot Marchand à la fin du XV[e] siècle, le bois gravé qui nous montre le supplice des Envieux en enfer. Le texte le décrit ainsi :

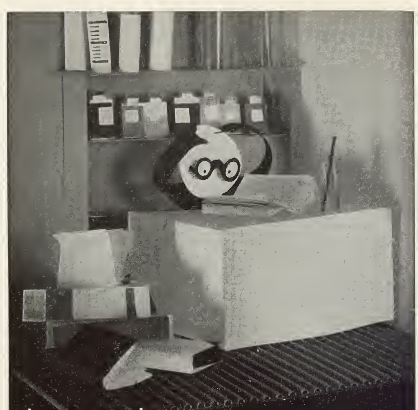
« Secondement, dist le Lazare, j'ay veu ung fleuve engelé auquel les envieux et envieuses estoient plongez jusques au nombril, et par dessus les frappoit ung vent moult horriblement froit ; et quand ilz vouloient celuy vent éviter, ilz se plongeoient en la glace du tout.

« Envie est douleur et tristesse en cueur de la félicité et bien d'aultruy, lequel péché est souverainement maulvais par ce qu'il est contraire à charité souveraine vertu, par quoy est grand signe de réprobation par lequel le dyable cognoist ceulx qui seront damnez. Les envieulx sont compaignons aux dyables, car ilz sont compaignons à perte et à gaing. Si le



L'Envie. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650)

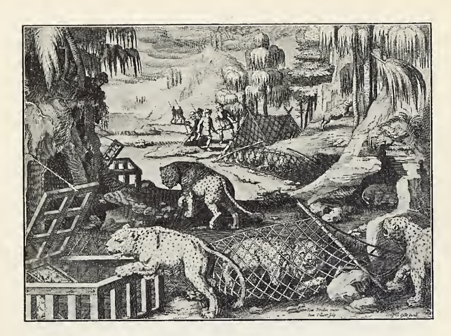
dyable gaigne faisant mal, ils esjouissent avec luy, et s'il pert, quant bien vient à aulcuns, en sont tristes et marris. Les envieulx sont tellement infects et corrompus que bonnes odeurs leur sentent mauvais, et choses doulces leur sont amères : ce sont les bonnes renommées et prospérité des aultres. Mais choses puantes et choses amères leur sont doulces comme vices, diffame, adversitez et fortunes contraires qu'ilz scavent ou oyent raconter des aultres... »





« *Ordonne un lavement comme celui-là.* »
CARICATURE SUR LE CLYSTÈRE.

Le Clystère, ce vieux remède de nos pères, a inspiré toute une littérature et suscité un grand nombre d'œuvres artistiques, tantôt gracieuses, tantôt caricaturales. De ce dernier genre est l'estampe en couleurs que voici. Elle date du premier quart du XIX[e] siècle. Un vieillard, engoncé dans un pardessus trop étroit et coiffé d'un bonnet de nuit, considère d'un œil inquiet la seringue gigantesque que porte le garçon d'apothicaire qu'il a fait mander.



Chasse au tigre au miroir.
Gravure de Collaert, d'après Stradan.

LA CHASSE AU TIGRE DANS L'ANTIQUITÉ

Nous avons eu l'occasion de reproduire (*Passiflora*, n° 7), une estampe de Collaert, d'après Stradan, tirée du recueil paru à Anvers vers 1580 sous ce titre : *Venationes ferrarum, avium, piscium...*

En voici une seconde, qui rappelle une des peintures antiques découvertes en 1675 dans les tombeaux, détruits depuis, des Nasons (1) : cette peinture représentait une *chasse au miroir*. Ce genre de chasse était utilisé pour les animaux féroces, le tigre et la panthère par exemple. On fixait un miroir à une sorte de caisse sur laquelle se mettait à l'affût un chasseur protégé par un bouclier et armé d'un épieu. Lorsque la bête féroce, arrêtée dans sa course par la vue de son image, s'approchait du miroir, le chasseur la mettait à mort.

(1) Les peintures des tombeaux des Nasons sont gravées dans l'ouvrage suivant, de Bellori : *Picturæ antiquæ cryptarum romanorum et sepulchri Nasonum*, Rome, 1750.

Nul doute que Stradan n'ait eu connaissance, sinon de cette peinture antique, du moins de la tradition qui avait trait à ce mode de chasse. Il a remplacé le chasseur à l'affût par un trébuchet où se prendra vivante la tigresse qui se risque à contempler son image dans le miroir.

Notons, en passant, que la peinture du tombeau des Nasons et la gravure de Stradan représentent non pas des tigres, mais des panthères. Habitante des régions africaines, la panthère était beaucoup plus commune à Rome où elle figura fréquemment dans les jeux du cirque.

***

Une autre peinture du tombeau des Nasons représente une chasse au tigre en Hyrcanie. Un passage de Pline aide à comprendre cette représentation où l'on voit un cavalier tendre un petit tigre à sa mère.

« Cet animal, dit Pline en parlant du tigre, est fort à craindre à cause de sa grande vitesse, de laquelle on s'aperçoit assez quand on lui prend ses petits. Car ceux qui chassent emportent ordinairement toute la littée, qui est toujours en bon nombre, et s'enfuient à bride avallée, avec le plus vite cheval qu'ils peuvent rencontrer ; et même ont cheval de relais pour déloger plus vite. Mais quand la tigresse retourne et qu'elle trouve sa tannière vide, elle court raide comme le vent après ses petits, suivant ceux qui les emportent, à la piste. Lesquels sentant la tigresse approcher par le bruit qu'elle mène, lui jettent bas un de ses petits : lequel elle prend avec la gueule, et le rapporte en sa tannière avec une vitesse incroyable, quelque pesant qu'il soit. Et puis retourne à la quête, poursuivant toujours ses faons, jusqu'à ce qu'elle voit qu'il n'y a plus d'ordre et que ceux qui emportent ses petits se sont embarqués. Et alors c'est grande hideur de la voir enrager sur la grève pour la perte de ses faons. »



L'Insomnie des Petits anxieux

De toutes les formes si nombreuses de l'insomnie, celle qui résulte de l'anxiété est certainement dans l'immense majorité des cas une des plus illégitimes. En effet, si la grande crise anxieuse et l'une de ses conséquences les plus graves : l'insomnie, sont souvent difficiles à vaincre, il n'en est pas de même des petites anxiétés et de leurs insomnies que les praticiens rencontrent journellement, et surtout, mais non exclusivement, dans leur clientèle citadine d'hommes et de femmes modernes.

L'anxiété est un trouble psychique assez peu définissable, c'est un sentiment profond mais inexprimé d'insécurité grave. Le malade craint perpétuellement.

L'Anxiété est en réalité un phénomène mental fait en grande partie du souvenir inconscient — on pourrait dire refoulé — d'une angoisse viscérale antérieure. L'anxiété est un trouble cortical, un trouble mental par opposition à l'angoisse qui, elle, est un trouble physique d'origine bulbaire.

« Quant au mot anxiété, écrivait Brissaud, il s'applique évidemment, « moins à la sensation physique de contraction thoracique ou d'étouf- « fement, qu'à l'état mental qui accompagne cette sensation. Il traduit « le trouble, la terreur qui inspirent les conséquences immédiates de « cette oppression : c'est l'appréciation subite de l'asphyxie ou de la « syncope, c'est la claire vision du danger suprême. »

Il faut donc d'abord pour que puisse naître l'anxiété un état de déséquilibre nerveux végétatif, déséquilibre vago-sympathique ou neurotonique, qui crée le spasme et l'angoisse : l'anxiété suit mais ne devient pathologique que si elle est par la suite anormalement entretenue, et réveillée par un terrain mental particulièrement émotif, ou rendu tel par un surmenage intellectuel ou des émotions fortes.

On comprend comment, toutes choses égales d'ailleurs, les villes qui sont le centre de l'agitation des affaires, de la vie intellectuelle et « affective » fournissent la plus grande proportion d'anxieux et d'insomniaques.

L'Insomnie n'est qu'un des symptômes de l'anxiété, mais elle en est le symptôme majeur : a elle seule elle permet de mesurer la gravité ou la bénignité d'une crise, et d'en estimer les périodes d'amélioration ou d'aggravation ; mais surtout l'insomnie qui naît de l'anxiété l'aggrave encore par cela même qu'elle empêche le repos moral et le retour du sommeil.

Pour comprendre rapidement ce que l'anxiété peut faire pour gêner ou supprimer le sommeil, il est moins profitable d'examiner les diverses théories physio-pathologiques du sommeil que de se rappeler le proverbe « dormir du sommeil du juste » qui fait toucher du doigt l'état d'âme sans lequel il n'y a pas de sommeil possible. Comment dormir quand on se sait condamné ; quand on sent intimement l'imminence de la mort, l'imminence d'une catastrophe! Comment dormir

quand on attend de toute évidence une crise terminale d'oppression ou de palpitations ! Comment dormir quand le plus petit événement de la vie courante, physique ou affective, provoque cette inquiétude qu'est l'anxiété !

Mais aussi, comment l'anxiété pourrait-elle non pas seulement disparaître, mais encore s'atténuer en l'absence de ce repos moral qui est le sommeil, remplacé par des veilles interminables remplies d'inquiétudes toujours renouvelées.

Heureusement, l'insomnie des petits anxieux est rarement totale. Ce n'est pour commencer qu'une inaptitude à trouver le sommeil, celui-ci ne survenant que tard dans la nuit ou vers le matin. Ce sommeil cependant est léger, entrecoupé de réveils brusques accompagnés ou non d'angoisses ou de terreurs : parfois, mais plus rarement, ces réveils peuvent être accompagnés d'une crise d'anxiété paroxystique : réveil brutal avec agitation indescriptible et indéfinissable pour le malade.

Dans les formes frustes de l'insomnie anxieuse, le tableau clinique est si peu dominé par l'anxiété qu'il faut la rechercher : les malades ne se disent ni angoissés, ni anxieux, mais simplement nerveux et atteints d'agitation intérieure qui les empêche de dormir comme s'ils avaient pris du café.

Il faut bien connaître cette cause relativement fréquente d'insomnie chez l'enfant chez qui elle doit être traitée précocement. Ce sont les réveils brusques, les terreurs nocturnes qui mettent sur la voie du diagnostic, et aussi l'état émotif, la nervosité affective extrême de ces enfants.

Non traitées les crises d'insomnie des anxieux s'amendent généralement d'elles-mêmes, lentement avec parfois des rechutes. Mais dans l'espace les crises ont tendance à se répéter et à s'aggraver pour aboutir parfois à la grande anxiété, véritable névrose.

Bien traitées ces crises d'insomnie anxieuse guérissent si rapidement que nous avons pu dire pour commencer qu'elles étaient illégitimes.

Le traitement de l'insomnie chez les anxieux n'est autre que le traitement de l'anxiété, il varie suivant la forme et la gravité de cette maladie, mais pour nous qui nous limitons aux insomnies des petits anxieux, il peut être schématisé de la façon suivante :

1° Diminuer autant que possible l'apport extérieur de chocs émotionnels ;

2° Supprimer les spasmes sans lesquels il ne peut y avoir angoisse ni anxiété ;

3° Diminuer l'excitabilité et l'hyperémotivité qui font que l'anxiété devient pathologique chez certains sujets.

Pratiquement on prescrira aux insomniaques anxieux le calme psychologique et le repos physique. On enverra « au vert » les surmenés intellectuels : hommes d'affaires, avocats, médecins, commerçants que les préoccupations ou les responsabilités de leur profession accaparent et obsèdent. On leur fera comprendre la nécessité de vacances régulières

et absolues. On leur donnera une alimentation saine, légère, variée, non toxique, à heures régulières ; on les obligera à prendre un exercice quotidien modéré au grand air de préférence.

A cette prescription hygiénique de grande importance, mais qu'il est parfois difficile d'appliquer avec rigueur, et souvent difficile de prolonger surtout chez les petits insomniaques, quelle médication ajouter ?

Disons tout de suite pour n'avoir pas à y revenir qu'elle ne doit pas être choisie à la légère avec le seul et unique souci d'agir vite, mais bien avec celui d'obtenir le maximum d'effet avec le minimum de toxicité. C'est pourquoi dans le cas particulier des petites insomnies anxieuses, il faut délibérément laisser de côté, les sels tels que les bromures, les produits de synthèse tels que les barbituriques et les uréïdes, les produits végétaux toxiques : belladone et renonculacées âcres, pour n'utiliser que des médicaments atoxiques.

Il n'y a guère que la phytothérapie qui puisse fournir de tels médicaments et parmi les extraits de plantes utilisables en pareille occurrence trois doivent être retenus. Chacun d'eux a des indications différentes mais qui par bonheur se complètent : il ne suffit plus que de les employer synergiquement pour obtenir le résultat désiré.

Le **Cratægus oxyacantha**, ou Aubépine, est un antispasmodique trop connu pour que nous en parlions longuement. Rappelons seulement qu'il est antispasmodique général et sédatif nervin (Renon) et surtout un excellent antispasmodique et régulateur cardiovasculaire (Leclerc, Jenning, Clément). Il est totalement dépourvu de toxicité. On voit immédiatement le rôle important qu'il peut jouer dans le traitement d'une insomnie consécutive à une angoisse cardiovasculaire, et en particulier à la fausse angine de poitrine.

Le **Saule Blanc** est également un antispasmodique général, mais avec un effet plus marqué sur la sphère génitale. Il a d'autre part une action tonique sur le tube digestif (Liégeois). Au titre d'antispasmodique général il a été employé avec succès par Renon, dans le traitement de l'angoisse de guerre.

Si le Cratægus est le médicament du spasme, le Saule Blanc celui de l'angoisse, il semble qu'à son tour le **Passiflora Incarnata** soit le médicament de l'insomnie. Cette plante apparaît en effet comme le régulateur spécifique des troubles neurotoniques (Leclerc). Elle présente en outre l'avantage de provoquer un sommeil normal sans effet secondaire de dépression nerveuse, sommeil suivi d'un réveil normal.

La PASSIFLORINE qui groupe heureusement ces trois simples dans un véhicule approprié est par excellence le médicament des insomnies d'origine anxieuse. A la dose de deux à trois cuillerées à café le soir, au moment du coucher, elle ramène le calme, puis le sommeil réparateur.



Le paresseux intestin de Monsieur de Voltaire

par le docteur Henry CHAUMARTIN

Nous ne pensons pas que Voltaire songeait à plaisanter tant que cela quand, dans son célèbre dialogue « les oreilles du comte de Chesterfield » (1) il mettait dans la bouche du grand anatomiste Sildrac cette proposition : que le principe de tout était bien la chaise percée. L'on sait comment s'exprime le savant docteur à propos de « l'homme constipé » de ce corps tourmenté ou court certaine rosée siccative. Et cela pour le plus grand dommage de l'intéressé et de son entourage. Oyez plutôt :

« Si cette rosée inonde les parenchymes, les vaisseaux et les glandes d'un atrabilaire, sa mauvaise humeur devient férocité ; le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent ; ses lèvres sont collées l'une à l'autre ; la couleur de son visage a des teintes brouillées. Il semble qu'il vous menace ; ne l'approchez pas, et si c'est un ministre d'état, gardez-vous de lui présenter une requête. Il ne regarde tout papier que comme un secours dont il voudrait bien se servir selon l'ancien et abominable usage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement auprès de son valet de chambre favori, si monseigneur a poussé sa selle le matin. Ceci est plus important qu'on ne pense. »

A la suite de cette catégorique déclaration, le bon docteur évoque d'historiques souvenirs concernant Cromwell, de qui son grand-père était apothicaire, Henri III et Charles IX, « l'homme le plus constipé de son royaume », tempérament aduste qui, sans contradiction possible, fut à l'origine de la Saint-Barthélemy.

Et c'est vraiment un bien joli croquis, qu'en repoussoir à ces horreurs, nous trace le subtil chirurgien de mylord Chesterfield :

« Au contraire les personnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le cholédoque coulant, le mouvement péristaltique aisé et régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeuné, d'une bonne selle aussi aisément

(1) Voltaire. *Contes et Romans*, éd. Fernand Roches. Paris, 1930, t. IV, p. 212.

qu'on crache, ces personns favorisées de la nature sont douces, affables, gracieuses, prévenantes, compatissantes, offi-



VOLTAIRE.
(Peinture de Garnerey. — Gravure de P.-M. Alix).

cieuses. Un non dans leur bouche a plus de grâce qu'un oui dans la bouche d'un constipé. »

Les antinomiques effets des deux tempéraments aussi magistralement exposés et la véracité de sa thèse ainsi éloquemment défendue, l'excellent Sildrac conclut :

« Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, et qui me procure une digestion louable et un sommeil plein. Buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir et moquez-vous du reste. »

Vous avez là l'énoncé des intimes soucis et l'essentiel des idées médicales de M. de Voltaire qui, de son propre aveu, avait lu plus de traités de médecine que n'avait parcouru de livres de chevalerie l'ingénieux hidalgo de la Manche.



Voltaire a Ferney.
(Lithographie de Coteau, d'après un dessin d'Hubert).

⁂

Toute sa vie, le second-né du notaire Arouet s'avérera préoccupé du judicieux nettoiement de son tube digestif. Il s'aheurtera à solliciter le péristaltisme de son fantasque intestin. Sitôt l'âge de raison, il se met au régime du « purgari » et gagne ainsi une règle de vie dont plus rien ne saura le distraire. Et ce n'était pas le moindre étonnement des visiteurs de Ferney que de voir le vieux philosophe aux prises, quant à sa santé « avec les frayeurs et les ridicules d'un hypocondre ou d'une femmelette ». « Dès qu'il se sent quelque chose il se purge... le plus singulier c'est que dès la fleur de l'âge il ait été tel », note au 1er juillet 1769, le rédacteur des Mémoires pour servir à l'histoire de la république des

Lettres (1). Et la fameuse Correspondance, aux dix mille épîtres, va nous permettre de vérifier en entier l'assertion. Ces lettres au tour d'esprit si vif, au style alerte, de plein jet, sont un miroir fidèle des petites misères de l'homme, et de son égocentrisme. Voltaire abreuve ses correspondants d'un luxe inouï de détails sur sa santé. Il les informe de ses moindres malaises, de l'état exact de ses voies digestives, de sa façon de vivre, de son intime hygiène. Et l'importance du personnage vaut qu'à notre tour, à deux siècles de distance, nous examinions à nouveau ces complaisantes confidences afin d'en tirer un dessin représentatif de leur auteur.

Tout comme l'immortel Argan, Voltaire eût fait un bon sujet pour M. Purgon. Au moindre dérangement dans la machine, à la plus légère menace — réelle ou imaginaire — de stase intestinale, vitement M. de Voltaire ingurgite sa « bonne médecine purgative et corroborative ». Si casse, séné, ou rhubarbe ne suffisent à leurs fins, alors entrera en scène, furtivement, « le petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient », ou bien, énergiquement, « le bon clystère détersif », ou encore, insidieusement, « l'antivent carminatif ». Il lui arrivera, en un mois, de recourir, par douze fois, à l'insinuant instrument de M. Fleurant.

Il s'intéressera même vivement aux progrès mécaniques de cette arme. Lorsque, les épaules encore colorées des coups de bâton reçus des gens de M. de Rohan, Voltaire franchira le détroit, en 1725, il s'enthousiasmera pour l'Angleterre, pour ses philosophes, pour ses écrivains... mais tout autant pour ses apothicaires et leur remarquable arsenal. C'est là, sur cette terre bénie de la liberté qu'il fera certain jour, intime connaissance avec une merveille du genre « un chef-d'œuvre de l'art, déclarait-il. Vous pouvez le mettre dans votre gousset et en faire usage quand et partout il vous plaît, vous pouvez vous en servir toutes les fois et quelque part où vous soyez » (2). Un amour de clysopompe, quoi !

Et c'est sur cette ferveur clystérienne que daubera durement Piron, quelques années plus tard. Ainsi apparaissait, l'an 1740, à l'auteur de l'ode, le Voltaire déjà célèbre, lors de son second voyage à Bruxelles :

(1) *Mémoires de Bachaumont*, Londres, 1784, t. IV, p. 269.

(2) Cité par Cabanès. *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 6e série. *Comment se soignait Voltaire*, p. 140-141.

« Il (Voltaire) a déjà changé de logis. Son hôte m'en parla fort mal et me dit qu'il avait plus besoin de demeurer chez un apothicaire que chez un marchand de vins. Il est vrai qu'il voyage avec les provisions de Médalon. Je fus le chercher chez son nouvel hôte et je le trouvai sur sa chaise percée. Il me fit bien vite rebrousser à sa salle d'audience où il me suivit tout bréneux. J'eus avec ce foireux-là une heure ou deux d'entretien aigre-doux auquel je fournis assez joliment mon contingent. C'est un fou, c'est un fat, un ladre, un impudent et un fripon. Un libraire de Bruxelles l'a déjà traduit devant le magistrat pour cette dernière qualité, et depuis quatre jours qu'il est ici il a déjà pris quatre lavements et un procès. » (1).

Clystères et médecines dévoyantes demeureront le principal souci du grand homme quand les basques de son habit s'enrichiront de la clef symbolique de chambellan de S.-M. de Prusse. A des offres galantes du Salomon du Nord, Voltaire répondait vertement, l'année précédente, « qu'il avait besoin de fourrures en été, et non de filles et qu'il lui fallait un bon lit mais pour lui tout seul, *une seringue* et le roi de Prusse ». A Potsdam, il s'efforcera de tenir toujours prête à fonctionner cette seringue et de serrer en ses tiroirs une congruente provision de purgatifs. Il aura chez les apothicaires des mémoires qui feront le désespoir du roi. Car il est remarquable que ce valétudinaire chronique n'éprouvait pas grand engouement pour les médecins, contrairement au héros de Molière. Il ne les consultait guère avant de se soigner. La petite cour philosophique lui donnait pour commensal l'auteur de « l'homme machine ». Mais M. de Voltaire trouvait que La Mettrie était pour lui un homme « trop gai ». Et Dieu le garde de lui confier sa santé ! « Il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment et puis se mettrait à rire. » (Potsdam, 6 novembre 1750, à Madame Denis.)

Il semble bien que durant son séjour auprès de « l'archange Frédéric » Arouet n'ait à personne qu'à lui-même confié le soin de sa machine mortelle. Par courtisanerie, il fait bien appel au savant Codénius, médecin du maître, mais c'est pour jeter au feu, sans les lire, ses longues ordonnances. De l'Esculape allemand, le philosophe tracera une spirituelle caricature

(1) Lettre publiée dans les *Œuvres inédites* de Piron, citée par E. et J. de Goncourt. *Portaits intimes du XVIIIe siècle*, t. I, p. 258,



VOLTAIRE.
(Esquisse d'après nature, faite à Ferney, en 1769).

dans une lettre à Bagieu, chirurgien major des gendarmes de Louis XV :

« C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres. Quand il voit que mes dents tombent, et que je suis

attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. » Souvenir innocent du « *quid facit dormire* ».

Par contre, l'honorable corporation des apothicaires s'acquiert toutes les marques de son estime et lui apparaît indispensable à son bonheur : « mais il me faut des livres, une ou deux personnes qui puissent me consoler quelquefois, une garde-malade, un *apothicaire...* » (Colmar, 1754, au comte d'Argental).

***

C'est une vie nouvelle qui va commencer en 1755 avec l'installation au pays genevois et l'entrée en relation avec la famille des Tronchin. Les vingt-trois dernières années de la vie de Voltaire sont aussi celles sur lesquelles ses contemporains et lui-même nous ont laissé le plus de renseignements. Avec l'âge, l'abus des purgatifs et le jeu trop renouvelé de la seringue, l'intestin offensé de M. de Voltaire n'a rien perdu de sa désespérante paresse. Bien au contraire. Ce constipé chronique apparaît plus que jamais resserré du ventre. Et sa façon de vivre désormais ne fera que renforcer ces fâcheuses dispositions naturelles.

Voltaire — nous le savons déjà — n'avait jamais prisé pour son usage les disciples d'Hippocrate. En maints endroits de sa correspondance, il les égratigne à sa manière — tout en les couvrant de fleurs — les comparant aux rois, pour le danger ; aux théologiens pour le plaisir de la conversation, mais ne croyant, bien entendu, ni aux uns ni aux autres : « On prétend que je suis un homme mort si je m'éloigne de Tronchin. Il faut que je sois désespéré si je crois enfin à la médecine. » (à Gaufremont, janvier 1755). Oui, c'était ainsi. Celui-là même, Tronchin, le grand Tronchin, Tronchin de Genève, le disciple préféré de l'illustre Boërhaave, n'échappait pas à la disgrâce commune. C'est cependant le seul médecin qui tienne une place réelle dans la vie du patriarche. Quoi qu'il en ait prétendu, Voltaire reste redevable au savant genevois non seulement de signalés services d'intérêt, mais encore et surtout du secours opportun de son Art. Et celui qui déclarait qu'il mourrait « tronchinien » fut effectivement un « tronchinien » militant et pratiquant.

La persévérante manie de se médicamenter tourmente de

plus en plus le châtelain philosophe. La crémaillère pendue aux Délices et le château philosophiquement débaptisé (1), l'éternel égrotant songe aux exigences de ses entrailles. Il mande d'urgence à Robert Tronchin, son banquier, de lui envoyer de Lyon « une grosse racine de rhubarbe capable de purger une province. » (2).

Mais une révolution va se faire dans les médecines ordinaires de M. de Voltaire. Tronchin prônait la casse. Dès lors, la pulpe du Cassia fistula présidera aux destinées intestinales d'Arouet. Cet hiver 1755, il lui en faudra 20 livres : « Ce n'est pas trop, elle se conserve dans une cave et tient libres les ventres qui l'approchent. Les vins de liqueur sont pour mes amis, les tapis d'Aubusson peuvent plaire à Madame Denis, mais à moi il me faut plus de casse qu'au malade imaginaire. »

Le « Suisse V. » devient la fortune des apothicaires. Avec lui, M. Collardon, notable porte-seringue, fera des affaires d'or et réclamera des honoraires de 3.000 écus. Et le vivre de M. de Voltaire, étant donné son tempérament, ne fera qu'aider à la bonne tenue des mémoires officinaux. Le vieil écrivain a bien un peu cédé sur le chapitre du café. Jusqu'alors il prenait ce breuvage excitant à une cadence que ne dépassera que de très peu Balzac. Longtemps douze tasses furent son ordinaire. L'influence heureuse de Tronchin ramènera ces excès à trois tasses quotidiennes, et mélangées à du chocolat.

La gourmandise est apparemment le péché mignon du philosophe. Il adorera les « grosses gélinotes » tout autant que les belles truites sémillantes du grand lac. Et les suites de ces débordements seront souvent funestes. Alors, le spirituel épistolier prendra la plume et d'écrire à son médecin :

« Heureux les mortels dont les entrailles sont souples, lubréfiées, entourées d'une graisse douce qui rend le jeu des ressorts faciles. Malheureux les mortels qui ont des entrailles sèches, dures, *siccitas viscerum nulla arte curari potest*. Je connais un de vos clients dont les tristes viscères sont dans ce funeste état... Ma pathologie ainsi faite, mon pronostic est qu'on n'a pas longtemps à souffrir sur ce globule. Mon avis est

(1) Auparavant la propriété s'appelait « sur Saint Jean ». Voir A. Maurois. *Voltaire*, Gallimard.

(2) Cf. *Henry Tronchin. Un médecin au XVIII*[e] *siècle*. Théodore Tronchin, 1906.



VOLTAIRE.
d'après une gravure publiée à Londres.

qu'on doit tâcher de souffrir le moins qu'on peut et qu'on prenne les aliments les plus doux en petite quantité. C'est ce que je fais ***en tâchant de dompter l'infâme passion de la gourmandise.*** Si vous avez quelque secret meilleur que celui-là, dites-le moi, car il faut s'aider les uns les autres... »

Principe évangélique dont va à son tour s'emparer, pour

le bien commun de sa famille, M. de Voltaire. Car voilà que ses nièces, tout à coup aux alentours de l'installation en Helvétie, vont tout comme l'oncle, se montrer rétives sur l'article de la garde-robe. A l'aide, Esculape-Tronchin !

Avec quelle joie prend la plume ce bon valétudinaire d'oncle. Et combien l'intéresse tout ce qui touche à cette délicate question ! Comme il se délecte visiblement, à l'exposé des soudaines navrances de Madame Denis :

« Nous recourons à vous, mon cher Monsieur, de loin comme de près. Nous voulons à présent vous devoir la santé. Madame Denis ne veut point se purger sans votre ordre, elle en a besoin parce que l'article du dîner étant allé assez bien, celui de la garde-robe va mal et en qualité de constipée, de gonflée, elle demande certaine médecine très agréable et très efficace que vous lui avez ordonnée. Elle vous supplie de ne point lui envoyer la recette en latin mais en bon français afin qu'elle l'apprenne par cœur, car il est bien doux de comprendre ce qui vous fait du bien. Cette médecine qu'elle vous demande n'est point composée de pilules, mais c'est un breuvage qu'elle prenait en trois ou quatre tasses. Voilà, Monsieur, pour ce qui regarde Madame Denis, sujet bien meilleur à médicamenter que moi. Je suis en mon particulier très fidèle à la casse, à la manne, à l'huile... (1) ».

Le resserrement intestinal n'affectait pas cependant les plantureux extérieurs de Madame Denis. Cette « petite grosse femme » toute ronde « qui était à mourir de rire » harmonisait l'apparence physique d'une floride ménopause (2). Tout au contraire, sa sœur, Madame de Fontaine, râpeuse de peau, anguleuse d'os, et profondément dépourvue des grâces ordinaires à son sexe, se trouvait presque à la même date, elle aussi, « en procès avec la nature » pour les mêmes raisons intestines. Et l'oncle Voltaire d'adresser requête « au grand juge » genevois. Mais, au préalable, ce profond connaisseur des petites misères humaines, gratifie sa nièce de ses opinions personnelles sur les maux dont elle est accablée — consolantes à leur manière. Il les appuie de cas topiques et d'observations circonstanciées :

« Vous me paraissez à peu près dans le même cas que moi,

(1) H. Tronchin, *op. cit.*, appendice, p. 366,

(2) Lettre de Madame d'Epinay à Grimm, (nov. 1757).

faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans ; et Madame Ledosseur vient de mourir avant quarante, d'une affection toute contraire. Mesdemoiselles Bessières avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe, elle fesait seulement tous les quinze jours une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main et qu'elle portait dans sa cheminée, elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits et vivait à peu près comme un perroquet ; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon et vécut dans cet état presque quatre-vingts ans sans presque souffrir... (1) ».

Puis Voltaire rappelle à propos le traitement au lait de casse avantageusement suivi par M. le maréchal de Richelieu et conseille à sa nièce parisienne de s'efforcer de s'établir en bonne place... de solides et rebondis appas. Dans une nouvelle missive qui suit prochement cette dernière, il déclarera même Tronchin failli de réputation s'il n'arrive point promptement à fournir Madame de Fontaine de tétons bien en chair, et davantage. Et pour ce faire il mande au docteur... sa consultation :

« J'imagine que vous pouvez lui donner parties égales de Casse, de manne, et d'huile, pour édulcifier, édulcorer et nettoyer les sèches entrailles de la nièce comme vous l'avez ordonné pour les sèches entrailles de l'oncle. »

Car voici qu'une nouvelle manie préoccupe le vieux malade. L'abondante lecture de livres médicaux dont il est pourvu, et l'intérêt pressant qu'il a sans cesse porté à sa constipation (il adore parler glaires, dira Madame de Graffigny) (2) ne tarderont pas à faire de lui un Purgon bénévole et un médecin imaginaire. Ses nièces bénéficieront de ses bons offices, puis ses gens et les paysans de ses châtellenies. Mais, au préalable, M. de Voltaire se renseigne aux bonnes sources. Une missive vitement adressée à Tronchin, fils de Tronchin, cousin de Tronchin (qu'il soit béni) soumet au Maître le premier diagnostic de M. de Voltaire et l'exposé de sa thérapeutique (3).

(1) *Correspondance de Voltaire*, t. XI, XII, XIII de ses Œuvres complètes. Paris, Didot, 1843, t. XI, p. 765.

(2) *Lettres de Madame de Graffigny*, publiées par Eug. Asse. Paris, Charpentier, 1879, p. 103.

(3) Voir la lettre de 1757 concernant le petit Pichon, *Lettres inédites de Voltaire*, recueillies par M. de Cayrol, Paris, Didier, 1857, 2 vol., t. I, p. 512-513.



Parfois c'est un entier « quid illi facere » que réclame du docteur le faux médecin des Délices, en faveur de Mademoiselle Corneille.

Mais le plus piquant c'est qu'à ce jeu, M. de Voltaire en arrive à jouer au médecin de son propre médecin. Tronchin, s'étant certain jour trouvé indisposé chez Voltaire, reçut bientôt de lui cette singulière épître :

ORDONNANCE

« M. Tronchin, mon malade, ira chez lui en carrosse bien fermé, il fera bassiner son lit en arrivant et prendra des vulnéraires infusés dans de l'eau bouillante, une tasse ou deux excitera une transpiration douce et égale, prendra un bouillon de veau et de poulet quand il se sentira un peu de faim et pourra prendre un peu de quinquina avant son premier repas. »

10 février 1757.

Voltaire, son ancien.

Et le lendemain :

A M. le docteur Tronchin
Professeur de Médecine, son malade.

« J'envoie savoir comment mon cher malade a passé la nuit. Je me flatte que mes remèdes l'auront soulagé. La confiance qu'il a en son ancien est déjà un bon pronostic. Honora medicum. »

Tronchin n'appréciait qu'à demi cette désinvolture. Aussi un certain froid sépara-t-il ces deux grands hommes, lors du départ en France du célèbre Genevois. Voltaire cessera quelque peu de « prendre des lettres de vie au bureau » du grand juge. Il en profitera pour retourner à ses livres médicinaux et se purger mieux que jamais.

« Il ne voit point de médecin quand sa santé l'inquiète — écrira un témoin de sa vie —. Il continue à se purger trois fois par semaine avec de la casse : il ne va à la garde-robe que de cette manière. »

Une gloire irradiante entoure maintenant la squelettique personne du vieil Arouet. Il est devenu une sorte de dieu philosophique. Il est bien la personnalité la plus en vue des deux continents. Sérénissime seigneur de Ferney et autres lieux, renté de 150.000 livres, devenu « planteur de choux » laboureur, et « semeur de grains », l'illustre philosophe soudai-



VOLTAIRE, MALADE.

nement se déclare « rusticus », tout comme Paul-Louis s'affirmera vigneron. Et cet homme décharné, qui depuis plus de 13 ans se proclame « l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes » se prend d'une belle passion idéale pour la chose agricole. Il a fait établir d'admirables jardins. Souventes fois, ses bœufs rencontrés « lui font des mines ». C'est donc un authentique paysan... qu'il dira.



LE DÉJEUNER DE FERNEY.
(Dessin d'après nature, fait à Ferney, le 4 juillet 1775).

Et il faut voir alors « sur les lèvres cruelles » la grimace satisfaite d'Arouet, dont le chef grimaçant disparaît sous l'abondante perruque noire surmontée du fameux bonnet noir, et de qui la maigreur effrayante se noie dans une défroque invraisemblable de « vendeur d'orviétan ». Mais ses jambes d'araignée enfouissent leurs pieds dans de vrais sabots campagnards !

Hélas, pour sa santé, M. de Voltaire ne les chausse que de plus en plus rarement. Le défaut d'exercice s'ajoute aux erreurs thérapeutiques et gastronomiques. « Je suis sourd et aveugle, gémit-il, je passe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le reste au coin du feu. Il faut que j'aie toujours sur la tête un gros bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par semaine. »

Trop intermittentes se font les journées où le bourgeois gen-

tilhomme, appuyé sur sa canne qui est un hoyau d'un côté et une serpe à l'autre bout s'aventure jusqu'aux beaux arbres de son verger et s'en va lentement faire le tour de ses quatre ou cinq cents ruches, dont le miel et la cire réjouiront un propriétaire qui ne jugera pas utile de connaître les lois de « leur prétendue reine ».

Le lit, voilà le lieu où se passe maintenant ce qui reste de vie à M. de Voltaire. Ces séjours prolongés dans ses draps sont les secrets de sa santé, à l'en croire. « Il faut rester dans son lit jusqu'à midi au moins, se lever tard, se coucher de bonne heure. Je n'ai trouvé que ce secret pour prolonger ma misérable vie. »

Et ces préceptes de roi d'Yvetot contrarieront encore le péristaltisme intestinal de ce grand constipé. Au long des jours le voilà qui ne quitte plus guère sa robe de chambre perse. A la belle saison, il écourte de plus en plus sa promenade dans ses jardins. Seul un impérieux devoir de santé stimule encore cette hygiénique déambulation, « son médecin lui ayant ordonné, disait-il, pour exercice de courre une heure ou deux tous les matins le Pompignan. » (1). Du lit il passe à table, insinue son vivant squelette dans le large fauteuil à bras et « mange rondement » légumes, fruits et pâtisseries et, pour les digérer, entame sa partie d'échecs avec le père Adam « assez jésuite pour se laisser perdre ».

Son existence s'écoule cependant dans une apothéose. Au mariage nocturne du marquis de Villette avec Belle et Bonne, le Patriarche apparaîtra soutenu par deux chevaliers de Saint Louis, « dans sa belle pelisse de l'impératrice de Russie » et donnera l'idée « d'un grand châtelain qui marie ses enfants ». « Les portes de l'église étaient obstruées par ses vassaux qui lui rendaient les hommages que Louis XII recevait de ses peuples (2) ».

Si d'aventure « cet odieux Voltaire », comme dira Ponsard, se rend à la promenade, toute la haute société venue pour le contempler l'idolâtre et la foule des croquants, aux grilles du château, écarquille niaisement des yeux dilatés par la curiosité. Pour eux, M. de Voltaire fera un tour supplémentaire aux fins de leur entendre crier : « Le voilà, le voilà ! ». Ce que

(1) Marmontel. *Mémoires d'un père à ses enfants*. Paris, 1804, t. II, p. 230 et s.

(2) Le marquis de Villette à M. d'Hell. Ferney, 16 nov. 1777,



VOLTAIRE ET SON TOMBEAU.

sans jamais se rassasier savoure le chatouilleux amour-propre du vieillard.

Ce fameux malade perpétuel qui — hormis sa constipation, certaine —, se portait comme le Pont Neuf ajoutait encore à sa gloire littéraire et philosophique une suprême originalité : *la fièvre de la Saint-Barthélemy* ! Et cela parachève si bien la silhouette de M. de Voltaire que nous terminerons par ces lignes du marquis de Villette au marquis de Villevielle :

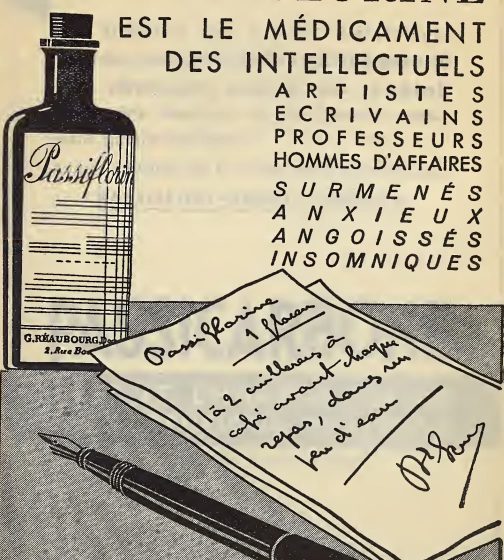
« Je dois cependant vous apprendre une anecdote aussi extraordinaire que touchante et que je suis honteux d'avoir ignorée jusqu'à présent. C'est que M. de Voltaire ***n'a pas encore passé une seule année de sa vie sans avoir la fièvre le jour de la Saint-Barthélemy.*** Il ne reçoit personne à pareil jour ; il est dans son lit, l'affaissement de ses organes, l'intermittence et la vivacité de son pouls caractérisent cette crise périodique. On s'y attend ; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution religieuse a faites aux hommes : on se garde bien de lui parler dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je dois attester ici un fait que je me défendais à croire, mais son secrétaire et toute la maison de qui je le tiens, en sont témoins depuis vingt ans. »

Et avant de placer le signe final, nous permettra-t-on de tracer ce point d'interrogation : Sildrac accusait formellement « la rosée desséchante » d'avoir provoqué le geste odieux de Charles IX, serait-elle également responsable de l'indignation rétrospective de M. de Voltaire ?

Docteur Henry CHAUMARTIN.

SANS CRAINTE D'INTOXICATION
SANS CRAINTE DE TOXICOMANIE

LA PASSIFLORINE

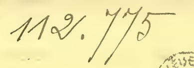


LE LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE

G. RÉAUBOURG & C[ie]
DOCTEUR EN PHARMACIE

115, Rue de Paris - BOULOGNE-SUR-SEINE







6e ANNÉE

N° 19

PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
Dr en Pharmacie
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE



LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— SUITE —

III. — LA GOURMANDISE

Péché courant, vice commun à toutes les classes de la société, la *Gourmandise* n'a été que très rarement stigmatisée dans l'art religieux. L'art profane, au contraire, a traité cette allégorie presque aussi fréquemment que celle de la Luxure.

Sa symbolique générale est relativement simple et aisée à déchiffrer : un personnage, femme ou homme, dont la corpulence frise l'obésité, et qui tient à la main soit un vase où il s'apprête à boire, soit un plat garni de victuailles. Sa symbolique zoologique est parfois plus obscure. Le porc est l'animal qui est le plus souvent associé à la *Gourmandise*. La chose est aisée à comprendre : le porc est omnivore et son appétit est insatiable. Mais d'autres animaux lui sont parfois accolés : un poisson, un chat, un hibou, un hérisson... Nous essaierons d'en donner la raison au fur et à mesure que nous les trouverons sur les estampes reproduites.



LA GOURMANDISE. — *Gravure de Aldegrever* (1552)

La *Gourmandise* d'Aldegrever, est figurée par une femme assise de côté sur un porc. Ce dernier ressemble plus à un sanglier qu'à un cochon domestique. Mais le porc d'Allemagne était au XVIe siècle très proche du sanglier, avec sa taille élevée, ses oreilles pointues et dressées, ses soies noires et abondantes, se dressant en crinière tout le long de l'échine. L'étendard que la *Gourmandise* tient à la main est orné d'un hérisson. C'est sans doute parce que la tête du hérisson ressemble à celle du porc que cet animal figure ici.

L'écusson d'armes porte un chat. Le chat, sauf en Egypte, a été presque toujours considéré comme le symbole de tous les vices : c'est l'astuce, la fourberie, la gourmandise, l'impudeur, la flatterie basse qui cherche les caresses sans les rendre...

Si la présence d'un chat sur l'écusson d'armes s'explique, le symbolisme du hibou qui le surmonte nous échappe.

Nous retrouvons le hérisson dans la tapisserie de Guillaume de Pannemaker conservée aujourd'hui au Palais National de Madrid. Sur cette tapisserie qui faisait avec l'*Orgueil*, la *Luxure* et la *Paresse* tissées dans la même manufacture, l'admiration des visiteurs de l'Exposition de Bruxelles, la *Gourmandise* est figurée par une femme ailée et couronnée de pampres, tenant une cruche à vin dans la main gauche et des saucisses dans la droite, assise sur un char où s'amoncellent les victuailles ; d'autres mets sont présentés par des serviteurs, sur un grand plat ou enfilés dans une broche. Le char est traîné par trois harpyes ; parmi les personnages qui le précèdent, on voit une femme à califourchon à rebours sur un cheval,



LA GOURMANDISE.
Gravure de Cock, d'après Brueghel le Vieux (1558)

un Silène ivre monté sur un âne, et un jeune cavalier brandissant un étendard orné d'un faucon et d'un hérisson. Un cartouche qui occupe le milieu de l'encadrement supérieur porte cette inscription : « Sint ignota licet magni patrimonia Crœsi immensæ absumunt alta baratra Gulæ. — Quoiqu'on entasse les richesses de Crésus, l'activité de la Gourmandise les absorbe toutes. » (1).

Sur l'estampe de Cock gravée d'après Brueghel le Vieux en 1558, la *Gourmandise* est représentée par un moine qui vide un grand broc de vin. Assis sur un porc, ce personnage trône devant une table ronde autour de laquelle on remarque entre autres, un diable à tête de porc et une femme nue complètement ivre. Maints détails allégoriques font allusion aux habitudes des gourmands et aux vicissitudes qui les attendent. Ici un diablotin porteur d'une capuche de moine vide à grandes lampées le vin qui s'écoule d'un tonneau dont il a percé le fond ; là un petit personnage obèse porte son ventre sur une brouette ; ailleurs une mégère soutient le front d'un homme qui vomit du haut d'un pont dans la rivière. Enfin, dans l'angle inférieur droit, un gros poisson, mi-assis, mi-étendu sur le dos, en dévore de plus petits : réminiscence de la symbolique égyptienne, car, si l'on en croit Horapollon, la voracité était représentée par un poisson, plusieurs poissons mangeant leurs semblables.

La *Gourmandise* de Goltzius est une matrone obèse tenant sur sa hanche une amphore de vin et soulevant au bout de son bras gauche un grand plat garni d'un pâté d'oiseaux. A ses pieds repose le porc traditionnel.

La gravure de Le Blond nous montre une femme « mamelue » couronnée de pampres et vidant un verre de vin. Près d'elle, un porc dont on ne voit que la hure. Cette allégorie de la *Gourmandise* est aussi celle du mois d'Octobre, et voici ce que nous disent les quatrains :

Le pampre est l'unique ornement
Qui pare la teste velue
De cette grosse Mamelue,
Et Bacchus est son seul amant.

(1) Catalogue de l'Exposition « Cinq Siècles d'Art ». Tapisserie n° 636. Bruxelles 1935.



LA GOURMANDISE.
Gravure d'Henri Goltzius (fin du XVIe siècle)

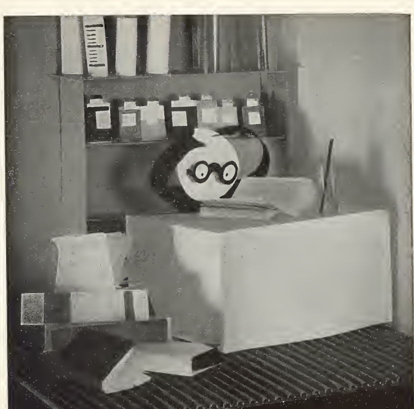
Le bon vin et la Gourmandise
Luy font de si charmants appas
Qu'on peut nommer un bon repas
Le souverain bien qu'elle prise.



La Gourmandise. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650)

Elle se plaist avec raison
A l'exercice de la chasse,
Affin de n'estre plus si grasse
Courant après la venaison.

Et voici, d'après le *Compost et Kalendrier des Bergiers*, comment les Gourmands sont tourmentés en enfer :





L'Enfer. — *Peinture de Taddeo di Bartolo* (1391)
Eglise de San Gimignano.

« Sextement, dist le Lazare, j'ay veu en une valée ung fleuve ort et tres puant au rivaige duquel estoit une table avec touailles deshonnestes où les gloutons et gloutes estoient repuz de crapaulx et aultres bestes venimeuses, et abruvez de l'eaue dudit fleuve.

« La gorge est la porte du chasteau du corps de la personne ; mais quant les ennemys veulent prendre le chasteau, s'ilz gaignent une fois la porte, ilz auront après le chasteau ; aussi le dyable qui gaigne une foys la gorge d'homme par gloutonnie, facilement aura le demourant et entrera dedans le corps avec sa compaignie de tous pechez, car les gloutons de légier se consentent à tous les vices. »

Le châtiment des Gourmands est d'une autre nature dans l'*Enfer* que Taddeo di Bartolo peignit en 1391 dans l'église de San Gimignano. Les damnés sont réunis ici devant un poulet appétissant et des gobelets remplis de vin vermeil. Leur bouche s'ouvre toute grande et leur regard pétille d'envie ; mais, supplice renouvelé de Tantale, ils ne peuvent satisfaire leur appétit : des démons les retiennent, tout en les obligeant à regarder ces mets qui excitent leur convoitise. La tonsure du personnage obèse campé au premier plan à droite nous indique que Taddéo di Bartolo a voulu représenter un moine : la gourmandise fut de tout temps considérée comme le péché mignon des gens d'église.

J. AVALON.

(*A suivre.*)



Gravure de J. Varin (1740-1800).

LES " MEMENTO MORI " ET LES " MANUS MEDITATIONIS "

« *Mors janua vitæ* ». Pour l'homme du Moyen Age, la mort n'était pas une fin, mais un commencement. Toutes ses pensées étaient tendues vers cette fin inéluctable qui devait lui ouvrir les portes de l'éternité et à laquelle il devait se préparer.

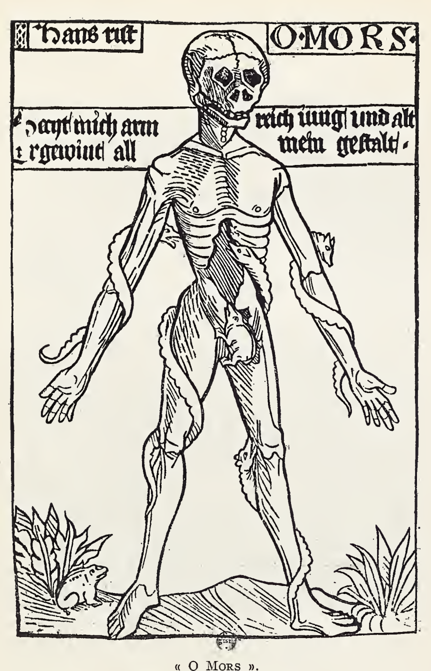
Aussi l'image de la mort était-elle partout. Il la rencontrait dans l'église, au cimetière, en tournant les pages de son livre d'heures. Rentré chez lui, il la voyait encore : un crâne sculpté au manteau de la cheminée, une page de l'*Ars moriendi* clouée au mur. Et la nuit, il sursautait, tiré de son sommeil et de l'oubli par la voix du veilleur qui psalmodiait dans les ténèbres :

Réveillez-vous, gens qui dormez
Priez Dieu pour les trépassés.

C'est de cette époque que datent les *Memento mori*, objets de piété représentant des crânes humains ou des têtes décharnées traversées par des serpents et dont la mode devait persévérer jusqu'à la Renaissance. Les collections publiques et privées renferment de nombreux spécimens de ces pièces macabres, en ivoire, délicatement travaillé.

Aux pauvres gens, les colporteurs offraient des *Memento mori* plus modestes, d'un prix en rapport avec leurs faibles ressources. A leur intention, les imagiers gravaient sur bois des planches dont on tirait des feuilles volantes, enluminées ou non ; ces estampes sont aujourd'hui rarissimes.

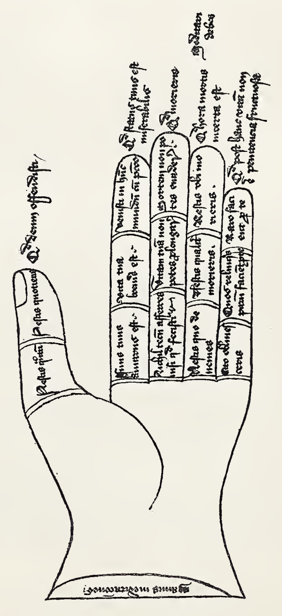
Le Cabinet des Estampes de Munich possède une de ces gravures imprimée entre 1480 et 1490. Elle est l'œuvre d'un graveur, Hans Rist, qui travaillait à Augsbourg et dont on relève le nom orthographié de façons diverses (Rust, Riss) entre 1477 et 1492 : son nom se lit dans l'angle supérieur gauche. Cette gravure représente un cadavre à demi décharné, rongé par des serpents qui s'enroulent autour de ses membres. On remarquera spécialement le crapaud qui mord le sexe, rappelant les curieuses figurations de la Luxure qu'on peut voir sur certaines églises romanes.



« O Mors ».

Memento Mori, de Hans Rist.
Imprimé à Augsbourg, entre 1480 et 1490.
(*Cabinet des Estampes de Munich*).

Le Cabinet de Munich possède un *Memento mori* d'un autre type : une gravure sur bois, coloriée, représentant une main aux doigts nettement détachés, entourée de multiples



MAIN DE MÉDITATION.
(*John Hopkins Hospital Bulletin*).

inscriptions. On connaît quelques rares feuilles de ce genre ; on les désigne sous le nom de *Manus meditationis*.

Le Dr Charles Singer, d'Oxford, a décrit dans le *John Hopkins Hospital Bulletin* (Juin 1919) une « main de méditation » qu'il a relevée dans un recueil manuscrit d'ouvrages médicaux de la Bodleian Library. Sur ce dessin schématique, les phalanges sont indiquées et chacune d'elles porte une sentence ; à l'extrémité de chaque doigt une inscription commençant par « quod » termine la phrase.

Voici ces sentences transcrites en allant du pouce à l'auriculaire :

1. — *Nescis quantum | Nescis quotiens || Quod deum offendisti.*
2. — *Finis tuus amarus est | Vita tua brevis est || Venisti in hunc mundum cum peccato || Quod status tuus est miserabilis.*
3. — *Nihil tecum afferes nisi quod fecisti | Vitam tuam non potes prolongare | Mortem non potes evadere || Quod morieris.*
4. — *Nescis quo devenies | Nescis qualiter morieris | Nescis ubi morieris || Quod hora mortis incerta est.*
5. — *Cito oblivesceris | Quos relinquis parum facient pro te | Raro facient pro te || Quod post hanc vitam non est penitentia fructuosa.*

Meditari debes.

L'estampe du Cabinet de Munich est datée de 1466 : c'est dire qu'elle est exactement contemporaine du *Memento Mori*, d'Hans Rist. La main aux doigts écartés qui forme le centre de l'image est flanquée, à gauche, d'une figure de Marie Madeleine agenouillée devant son vase d'onguent, à droite de Marie Marthe accompagnée d'un dragon. De nombreuses inscriptions en latin, écrites en caractères gothiques, occupent la majeure partie de la feuille laissée libre par le dessin. En haut, un verset de l'évangile selon saint Jean. En bas, un texte tiré du *Speculum humanæ salvationis*, cette histoire moralisée de la rédemption du genre humain qui fut un des livres les plus populaires et les plus renommés des XIVe et XVe siècles. De chaque côté du poignet, cinq sentences nous donnent la clef de ce symbole :



Manus Meditationis.

Gravure sur bois, allemande, de 1466.

(Cabinet des Estampes de Munich).

Si voluntatem Dei scis	*Polex significat voluntatem Dei*
Cognosce malum ut evites	*Index significat cognitionem*
Si malum egisti doleas	*Medius digitus significat*
Si vere doles confitearis	*Medicus significat confessionem*
Si confessus es satisfac	*Auricularis satisfactionem.*

Il faut évidemment classer avec les *Manus meditationis* la figure que nous avons extraite du recueil à la fois curieux et bizarre qu'Ernest Bruckmann nous a laissé sous le nom d'*Epistolæ itinerariæ* (1737). Son dessin représente, dit-il, une relique que l'on conservait dans le palais impérial de Vienne et qui passait pour être « la main de la Vierge ». Au-dessus de cette main étaient, en allemand, les inscriptions suivantes :

Respect à la main de la sainte mère Anne

Notre âme est dans la main (*Gen.* 47).

Chaque jour, avant de t'endormir, examine ta conscience.

Plus bas se lisaient les sentences suivantes qui se rapportent aux figures gravées sur chacun des cinq doigts de la main :

1° *Remercie Dieu, ton seigneur, pour les bienfaits que tu en as reçus.*

2° *Dirige la lumière de la grâce de manière à reconnaître tes péchés.*

3° *Examine ta conscience chaque jour, d'heure en heure, pour savoir combien tu as péché par pensées, par paroles et par actions.*

4° *Eveille en toi le repentir et la peine pour tes péchés passés.*

5° *Arme-toi pour confesser, expier et combattre tes péchés.*



La Main de la Vierge, d'après les *Epistolæ itinerariæ* de Bruckmann (1737).

Les *Manus meditationis* imprimées, en dépit de la grande diffusion qu'elles durent avoir, sont aujourd'hui rarissimes. Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui en connaîtraient d'autres exemplaires, de vouloir bien nous les signaler. J. AVALON.

LA PASSIFLORINE

EST L'ANGE GARDIEN DU SOMMEIL

Le Docteur R...,
à Grenoble
nous écrit :

Je viens de constater les effets de la PASSIFLORINE dans l'insomnie nerveuse dont je souffrais à la suite du surmenage qui m'avait été imposé cet hiver par une épidémie de grippe. J'en ai prescrit l'usage à plusieurs de mes convalescents dont les nuits se passaient sans sommeil; ils se louent tous de l'emploi de ce produit.

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'en envoyer un échantillon et je vous serais reconnaissant de me le renouveler, car je désire ne plus user que de ce médicament contre l'insomnie.

Le Docteur M...
à Melun.

Vous avez bien voulu m'adresser de la PASSIFLORINE et je vous en remercie. Utilisée par une neurasthénique de ma famille qui ne dormait plus, elle lui a rendu le sommeil.



LE PASSICARBONE

est le médicament type de

L'AÉROPHAGIE

Ses éléments constitutifs :

CHARBONS POLYVALENTS "ACTIFS"
adsorbants des gaz
saturants de l'hyperacidité

LA TRIADE : **PASSIFLORE - AUBÉPINE - SAULE**
de grande valeur antiseptique

attestent par eux-mêmes sa valeur thérapeutique.

LABORATOIRES G. REAUBOURG & C[ie]
115, RUE DE PARIS. — BOULOGNE-SUR-SEINE

LE PASSICARBONE

RÉGULATEUR DU SYSTÈME GASTRO-INTESTINAL

Quelques observations médicales sur l'emploi du PASSICARBONE

AÉROPHAGIE

Madame C..., 30 ans.

Grande nerveuse présentant au moment de ses règles, ou bien simplement quand elle est déprimée, des crises de palpitations accompagnées de crises d'aérophagie typique : salivation, tics de déglutition et ballonnement épigastrique soulagé par des éructations. Très améliorée par PASSICARBONE. En a pris pendant un mois et n'a pas présenté de troubles durant cette période.

INTOXICATION ALIMENTAIRE

Madame S..., 25 ans.

A présenté à la suite d'un repas de charcuterie une intoxication alimentaire caractérisée par des vomissements, de la diarrhée et une température élevée (39°8). Pas d'urticaire. Les jours suivants, la température est redevenue normale, mais la diarrhée persiste accompagnée de quelques coliques très douloureuses, gaz abondants et fétides.

A l'examen, langue saburrale, gargouillement de la fosse iliaque et du côlon transverse, spasmes du côlon gauche qui est très sensible à la palpation.

Sulfate de soude (15 grammes) et PASSICARBONE. Après 4 jours de traitement tout est rentré dans l'ordre.





L'ACRODYNIE

SYMPTOMES ET TRAITEMENT

L'ACRODYNIE ou maladie de SELTER-SWIFT-FEER, paraissait, il y a quelques années, une nouveauté ; en fait elle n'était qu'une maladie ancienne qui pendant d'heureuses décades s'était fait oublier.

Décrite sous ce nom par CHARDON, en 1830, elle était en 1860 étudiée par RAYNAUD, dans le cadre général des troubles vaso-moteurs des extrémités. Depuis 1921, de nombreux auteurs se sont attachés à en décrire les multiples symptômes et formes cliniques.

La recrudescence actuelle montre bien qu'il s'agit d'une maladie épidémique, vraisemblablement due à un virus neurotrope et probablement contagieux (1) bien qu'aucune preuve formelle n'ait été apportée jusqu'ici. Elle atteint les centres nerveux, encéphale, moelle, où elle provoque des lésions non spécifiques et aussi, avec une affinité particulière, l'ensemble du système sympathique central et périphérique (CLÉMENT).

CLINIQUE

L'ACRODYNIE se caractérise cliniquement, au moins dans les formes complètes, par une triade symptomatique : *troubles des extrémités*, *troubles circulatoires*, et *troubles nerveux*, associés à des signes généraux variables.

L'ACRODYNIE semble atteindre exclusivement les enfants de l'âge moyen de cinq ans, et si ceux-ci peuvent être amenés au médecin pour des troubles généraux ou pour des troubles nerveux c'est généralement l'apparition de *troubles douloureux* au niveau des extrémités, mains et pieds, qui attire l'attention.

Les mains et les pieds deviennent, en effet, le siège de douleurs (d'où le nom : acrodynie) véritables *paresthésies douloureuses* à type de brûlure, de fourmillement, d'élancements, etc... mais également de *troubles trophiques symétri-*

(1) BLECHMANN, CLÉMENT, KNIPER, ROCAZ.

ques importants, habituellement caractérisés par un gonflement sans œdème, rouge foncé, lie de vin. Les extrémités, mains et pieds, sont froides; la peau est humide, constamment recouverte d'une sueur incessante. L'extrémité des doigts peut être le siège d'une desquamation plus ou moins importante.

Les troubles nerveux *psychiques* sont ensuite les plus importants, car ils peuvent, avant toute autre manifestation, éveiller l'attention. Ce sont : de la tristesse, de l'apathie, de l'asthénie, de l'irritabilité, de l'insomnie avec angoisse et terreurs nocturnes, surtout chez les grands enfants.

Les troubles cardio-vasculaires, plus difficiles à apprécier par l'entourage, ne font jamais défaut : ils sont, pour le médecin, un élément important de diagnostic, ce sont : la tachycardie et l'hypertension artérielle.

Les signes généraux sont plus variables ; on note exceptionnellement de la fièvre au début, de l'anorexie, parfois même sans anorexie une cachexie progressive et difficilement explicable. Les urines peuvent être très diminuées en raison même de l'intensité de la sudation qui peut ne pas seulement être localisée aux extrémités, mais généralisée.

L'évolution est longue, dure en moyenne 4 à 6 mois, mais peut se prolonger.

Il y a, au début, des périodes d'exacerbation, des symptômes : douleurs, troubles psychiques, etc... Au contraire, vers la fin, ceux-ci s'atténuent, d'abord les douleurs puis les troubles psychiques. Le syndrome cardio-vasculaire persiste plus longtemps.

Il y a des rechutes, qu'il faudra craindre quand, malgré la régression des symptômes principaux, l'hypertension paraîtra se maintenir.

La mortalité est faible, mais des complications peuvent aggraver le pronostic : gangrène, chute d'un ou plusieurs doigts, chute des dents ou des cheveux.

FORMES CLINIQUES

Les formes cliniques sont très nombreuses, et nous ne ferons que les signaler rapidement, en commençant par les formes *frustes et atypiques* : formes douloureuses, formes psychiques, forme débutant par des signes généraux, fièvre ou amaigris-

sement, et qui font souvent errer le diagnostic. On a décrit en outre : des formes abortives, des formes abdominales avec syndrome douloureux solaire ; des formes trophiques ou mutilantes ; des formes cutanées ; des formes à troubles nerveux rares : abolition des réflexes, troubles de la miction, diplopie, accidents convulsifs, troubles méningés, avec au début, une formule de L. C. R. rappelant celle de l'encéphalite épidémique.

Ces formes cliniques et surtout les formes nerveuses sont intéressantes à connaître parce qu'en l'absence des troubles douloureux et trophiques des extrémités on ne peut faire le diagnostic d'ACRODYNIE, au début, que si l'on recherche les signes cardio-vasculaires.

En période d'état, le diagnostic est facile ; il suffit, grâce à la triade symptomatique, d'éliminer toutes les affections comportant des troubles circulatoires et trophiques des extrémités.

TRAITEMENT

Dans l'ignorance où nous sommes de la nature exacte de l'affection, il n'existe pas de traitement étiologique. Tout au plus, peut-on essayer (dans les formes fébriles) un traitement anti-infectieux à base d'uroformine et de salicylate de soude.

On devra donc s'attacher à instituer une médication symptomatique et celle-ci doit remplir les indications suivantes :

1°. — Traiter l'état général et en particulier lutter contre l'anorexie et l'amaigrissement. On y arrivera en ajoutant à l'alimentation des vitamines, des extraits de foie de veau.

2°. — Calmer les douleurs et le prurit, soit à l'aide de pommades antiprurigineuses, soit de lotions vinaigrées, soit par l'application d'agents physiques :

bains carbo-gazeux ;

séances de diathermie très surveillées pour éviter les brûlures ;

séances de rayons U. V.

3°. — Calmer l'agitation et l'insomnie.

Malgré l'avis de certains auteurs, on renoncera à l'action de l'opium et même de la morphine et l'on mettra tout en

œuvre pour obtenir un résultat à l'aide de sédatifs nervins sans toxicité tels que le Cratægus (qui d'autre part est un médicament sympathicolytique), la Passiflore, le Saule blanc.

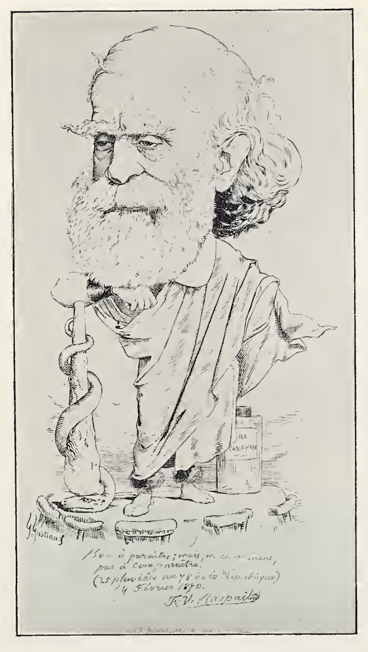
4°. — Enfin, pour terminer : emploi de substances ou moyens divers susceptibles de combattre les différents troubles de la maladie à leur source, c'est-à-dire des médicaments qui rééquilibrent le système neuro-végétatif, *en l'espèce les médicaments sympathicolytiques.*

En injection intramusculaire quotidienne, on administrera du chlorure d'acétylcholine à la dose de 0,05 à 0,10 ctg ; celui-ci, qui est vaso-dilatateur artériollaire, possède une action rééquilibrante du système neuro-végétatif.

On utilisera également les autres médicaments sympathicolytiques : tartrate d'ergotamine, yohimbine et cratægus. Les deux premiers doivent être prescrits avec circonspection dans les premières années de la vie ; quant au cratægus qui « s'identifie avec l'aubépine, on donne X à XX gouttes par jour « d'un extrait fluide contenant cette substance seule ou associée à des médicaments tels que Saule blanc ou Passiflore ». (PEHU et BOUCOMONT « La Médecine », 1935, p. 634.)

Parmi les médicaments sympathicolytiques, la PASSIFLORINE trouve son emploi rationnel pour assurer aux malades le repos dans l'équilibre du système neuro-végétatif sans crainte d'intoxication, sans crainte de toxicomanie.





RASPAIL
(*Portrait charge*).

LE ROUGE-GORGE

C'est l'hiver. La bise méchante
Souffle et le froid mord,
Et, seul, un petit oiseau chante
Dans un arbre mort.

Tout repose dans le silence.
La campagne dort.
Il écoute et puis recommence
A chanter encor.

La neige sur la route blanche
Etouffe le bruit.
Il se dandine sur sa branche
Où le givre luit.

Le ciel d'une couleur de cendre
Est triste et bien bas.
« Cela me fait mal de t'entendre ;
Ne t'obstine pas.

Tu chanteras mieux à l'aurore
Du printemps aimé
Lorsque tant de fleurs vont éclore
Dans l'air embaumé ;

Lorsque de l'aube au crépuscule
Le long des ruisseaux
La diaphane libellule
Frôlera les eaux ;

Lorsqu'au frais murmure des brises
Amoureusement
Les jeunes feuilles seront prises
D'un frisson charmant.

Tu chanteras en la nature,
D'amour éperdu,
Lorsque ton nid dans la verdure
Sera suspendu ! »

L'oiseau — c'est un vieux rouge-gorge
Au poitrail vermeil —
Me dit : « *Il convient que je* « *forge* »
Un hymne au soleil.

Quand la tristesse et le silence
Pèsent sur le sol,
Mon chant d'amour et d'espérance
Prend bien mieux son vol ;

Quand la campagne est toute noire,
Et qu'on tremble un peu
Dans la nuit il est bon de croire
A l'aube, au ciel bleu.

Je chante le soleil, poète,
Et ne cesserai,
Qu'en apercevant sa crête
Dessus la forêt ! »

Pauvre oiselet, qui te démènes
Dans cet arbre noir,
C'est toute l'énergie humaine
Que, sans le savoir,

Chanteur divin, tu symbolises
Souvent isolé,
L'homme ainsi de son chant se grise,
Petit frère ailé !

André GUILLON



CARNAVAL ET CARÊME

Le Carême, en tant qu'institution officielle, était inconnu des premiers chrétiens. Certains, dans leur enthousiasme pour Jésus, imitaient bien son jeûne de quarante jours, et l'Eglise ne manquait pas d'encourager ce mouvement de ferveur toute volontaire.

Ce n'est semble-t-il, que vers le milieu du IIIe siècle que l'autorité ecclésiastique donna au carême son organisation régulière. Toujours est-il que les Pères du IVe et du Ve siècles, notamment saint Jérôme, saint Léon, saint Augustin, en parlent comme d'une coutume générale, et son existence est constatée par les canons des conciles de Nicée (325) et de Laodicée (365). Et l'obligation du jeûne et de l'abstinence pendant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques était si bien établie au milieu du VIIe siècle, que le concile de Tolède (653) interdit l'usage de la viande pendant toute l'année à ceux qui sans nécessité, en auraient mangé pendant le carême.

*
* *

Primitivement le jeûne du carême était sévère. On ne faisait qu'un repas par jour après le coucher du soleil. Puis il suffit, pour jeûner, de ne rien manger jusqu'à midi. Encore. à ces repas, on ne mangeait que du pain, des légumes et des fruits secs, on ne buvait que de l'eau.

Puis, peu à peu, la règle se relâcha et les prescriptions varièrent avec les époques et suivant les régions. Certains aliments, comme la viande, proscrits tout d'abord pendant toute la durée du carême, furent autorisés à certains jours. En certaines régions on mangeait du poisson et même de la volaille. Ce dernier usage tenait à une interprétation d'un passage de la Genèse. Les oiseaux et les poissons ayant été créés le même jour, on en concluait qu'ils étaient de même nature, et ce fut assez tard que l'on ne permit plus que les oiseaux de rivière. Le lard, l'huile, le beurre, les œufs furent tour à tour proscrits et tolérés.

Le carême était pratiqué, autant que possible, dans les hôpitaux : on y consommait une très grande quantité de harengs. Une charte de 1215 mentionne le don annuel fait par Thibaut VI, comte de Blois, d'un demi-millier de harengs à l'hôpital de Baugency. Saint Louis faisait tous les ans une aumône de 68.000 harengs aux léproseries et hôpitaux du royaume. Les armées elles-mêmes ne s'en dispensaient pas, alors même qu'on fût en état de guerre. L'historien Froissart raconte que pendant l'invasion de la France par les Anglais,



MARDI GRAS.
Gravure de Mariette fils (fin du XVIe siècle).

en 1360, on fit jeûne et maigre dans les deux armées en présence. En 1428, alors que les Anglais assiégeaient Orléans, il y eut un combat fameux qui porte le nom de « Journée des harengs », parce que l'enjeu était un convoi de poissons destiné aux Anglais, pour leur « maigre », lequel convoi profita, d'ailleurs, aux assiégés qui se régalèrent de morues et de saumons destinés à l'ennemi.

*
**

Comme premier adoucissement aux rigueurs de l'abstinence, le peuple fit du carême un personnage symbolique dont il s'amusait. Ce fut la création du carnaval, sorte de revanche populaire qui se transmit de siècle en siècle et s'en alla, en s'affaiblissant, à mesure que diminuait le rigorisme de l'observation du jeûne et du maigre.

Le mardi gras, le bonhomme *Carnaval*, personnifié par un joyeux compagnon aux joues boursouflées, était promené en grande pompe, monté sur un âne. Le lendemain, mercredi des cendres, il était brûlé en grève. Il était alors remplacé par un autre mannequin, appelé le *Prince Carême* ou *Carême-prenant*. De même que les bouchers avaient suivi le cortège funèbre de Carnaval, les marchands de poisson accompagnaient Carême, qui, le jour de son inauguration, était gras et bien nourri. Tous les jeudis, le cortège parcourait la ville, et l'on constatait, chaque fois, l'amaigrissement du pauvre Prince qui devenait étique le jour de la Mi-Carême.

Ce jour-là, sentant diminuer sa puissance, il était obligé de faire liesse au peuple, pour n'être pas noyé ou brûlé. Il devenait modeste, se faisait petit : il n'était plus le *Prince Carême*, mais simplement le *Comte de la Mi-Carême*, et pour se faire pardonner, il distribuait des jouets aux enfants, et des bonbons aux femmes.

Le jour des Rameaux, il n'était plus que l'ombre de lui-même, décharné et déconsidéré. Son cortège l'abandonnait, et il circulait dolent, coiffé d'un bonnet de coton, grimpé sur un âne, escorté d'un Diafoirus et de quatre apothicaires.

Le « Pauvre » ! ! Il expirait le samedi saint, dans les bras d'une garde-malade ; à midi sonnant, on lui passait la corde au cou, on le brûlait sur la place publique, et ses cendres étaient jetées au vent, alors que les bouchers, qui reprenaient

leur empire, donnaient la chasse aux marchands de poissons, qui, depuis quarante jours, tenaient leur place au soleil.

*
* *

Les poètes du Moyen âge ont fait allusion à la rigoureuse observance du carême dans un fabliau du XIIIe siècle intitulé *la Bataille de Carême et de Charnage* (Charnage désignant le temps de l'année où l'on pouvait manger de la viande). En voici une brève analyse :



Mercredi des Cendres.
Gravure de Mariette fils (fin du xvie *siècle*).

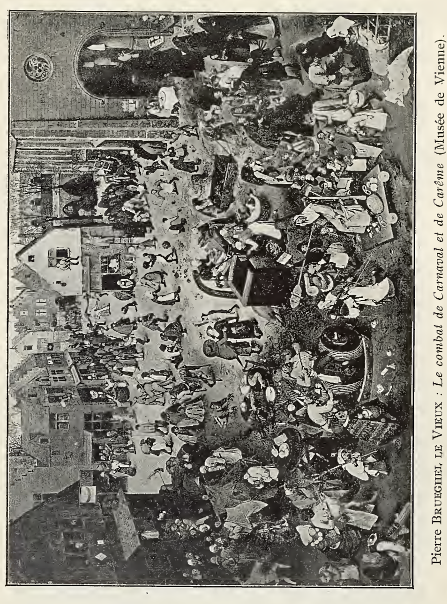
« Le Roi Louis IX ayant annoncé cour plénière à Paris pour les fêtes de la Pentecôte, de tous côtés on y vit accourir nobles chevaliers, et, entre autres, deux princes puissants, qui arrivèrent avec un nombreux cortège. L'un était Charnage, riche en amis, honoré des rois et des ducs, aimé par toute la terre ; et l'autre, Carême, le félon, l'ennemi des pauvres, le roi des grasses abbayes et des moines, et le monarque souverain des mers, des fleuves et des étangs. L'accueil que l'on fit à ce dernier excita la jalousie et le ressentiment de Charnage, qui déclara la guerre à son rival. Les deux princes se rendirent aussitôt dans leurs Etats pour convoquer leurs vassaux. Pas un ne manqua à l'appel de son souverain ; et tous se rendirent, le jour fixé, dans la plaine où devait se décider la querelle.

« Carême, armé de pied en cap, s'avança monté sur un mulet (le poisson), portant un fromage en guise d'écu ; pour cuirasse il avait une raie, pour éperons des arêtes, pour épée une sole tranchante ; pois, marrons, beurre, fromage, lait et fruits secs lui servaient de munitions de guerre.

» Le chef de Charnage était couvert d'un heaume fait d'un pâté de sanglier surmonté d'un paon. Chevauchant sur un cerf dont le bois ramu était chargé de mauviettes, le roi éperonnait avec un bec d'oiseau sa rapide monture.

» Le combat s'engagea par une brillante attaque des chapons, qui tombèrent sur les merlans qu'on leur avait opposés et les culbutèrent si bien, que, sans la prompte arrivée d'un corps nombreux de merlans et de maquereaux qui rétablirent le combat, la victoire aurait déjà penché en faveur de Charnage. Les archers de Carême firent alors pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de figues sèches, de pommes et de noix, et, rapides comme la foudre, les barbues, les brêmes dorées, les congres aux dents aiguës, s'élancèrent au milieu de leurs rangs en désordre, tandis que les anguilles frétillantes, s'entortillant dans leurs jambes, les renversaient sans peine. Deux jeunes guerriers, un bar et un saumon, déployèrent surtout la plus héroïque valeur.

» Déjà les soldats de Charnage perdaient, quand, aux cris de détresse poussés par les canards, on vit fondre du haut des airs sur les vainqueurs, le héron, le butor et la grue. Le



Pierre Brueghel le Vieux : *Le combat de Carnaval et de Carême* (Musée de Vienne).

carnage devient terrible. Le bœuf pesant s'ébranle à son tour, se rue au plus fort de la mêlée. Renverse, écrase des bataillons entiers, et sème au loin l'épouvante et la mort.

» Pour éviter une ruine certaine, Carême fut alors obligé de faire sonner la retraite, comptant le lendemain recommencer la bataille ; mais l'arrivée subite de Noël, accompagné de

troupes nombreuses, au camp de son rival, le força d'implorer la paix. Le vainqueur voulut d'abord que son ennemi sortît pour jamais de la chrétienté ; mais enfin, sur les représentations de ses barons, il consentit à ce que Carême parût seulement quarante jours dans l'année et deux jours chaque semaine. Et ce fut ainsi que le roi Charnage rendit le roi Carême son vassal. »

***

Le tableau de Brueghel le Vieux, qui est au musée de Vienne, *Combat de Carnaval et de Carême*, n'est sans doute pas inspiré par la *Bataille de Carême et de Charnage*. Mais il nous offre la représentation d'une mascarade dans les Pays-Bas au milieu du XVI[e] siècle. Des masques, diversement costumés et représentant les uns les jours maigres, les autres les jours gras, engagent une bataille sur la place d'un marché, au milieu d'une foule de curieux. La multiplicité et la diversité des détails, si elle donne de la grandeur à la scène, noie l'épisode principal : la lutte de Carnaval et de Carême. Nous le retrouvons, dépouillé de tous ces accessoires dans une réplique de la collection Joly, de Bruxelles, qui figurait à l'Exposition « Cinq siècles d'Art », de 1935.



Pierre BRUEGHEL : *Combat de Carnaval et de Carême* (XVII[e] siècle)
(Collection Léon Joly, Bruxelles).

LE PASSICARBONE

FORMULE 1936

Les affections du tube digestif s'accompagnent de réactions spasmodiques.

LE PASSICARBONE

A TRIADE DE CHARBONS
Végétal, Animal, Végétal activé
ABSORBANTS ET ADSORBANTS

s'ajoute

TRIADE ANTISPASMODIQUE CLASSIQUE :

Passiflore, Saule, Aubépine = PASSIFLORINE RÉAUBOURG

La formule primitive de **PASSICARBONE** Granulé à **50** °/。 de charbons actifs subsiste sous le nom de **PASSICARBONE S** (Passicarbone **S**imple)

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
Docteur en Pharmacie
115, RUE DE PARIS - BOULOGNE-SUR-SEINE



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG & Cie
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE



6e ANNEE

N° 20





Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
Dr en Pharmacie
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE

LA PASSIFLORINE

est le médicament

DE LA FEMME



Chez la femme, à l'organisme particulièrement instable et vulnérable,

seul, un sédatif tonique nervin, absolument atoxique, peut être prescrit longtemps sans inconvénient.

A LA PUBERTÉ
AUX PÉRIODES CATAMÉNIALES
A LA GROSSESSE
A LA MÉNOPAUSE
CHEZ LES FAUSSES UTÉRINES

Doses moyennes : *Une à deux cuillerées à café par jour avant chaque repas.*

LE LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE
115, RUE DE PARIS. — BOULOGNE-SUR-SEINE



LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— SUITE —

IV. — LA COLÈRE

Un épisode de la *Psychomachia* de Prudence met aux prises *Patientia* et *Ira*. La Patience, grave et modeste, attend de pied ferme l'attaque de la Colère. Impassible, elle reçoit d'innombrables traits qui sonnent sur sa cuirasse. La Colère s'élance enfin, l'épée à la main, et frappe son ennemie à la tête ; mais le casque résiste et l'épée vole en éclats. Hors d'elle-même, la Colère saisit un javelot qui est à ses pieds et se l'enfonce dans la poitrine. Ainsi la Patience triomphe de son ennemie sans avoir même tiré l'épée.

L'art profane a symbolisé la Colère par différents animaux : le chien, le sanglier, le lion, l'ours, le coq, le basilic...

Déjà saint Bonaventure, pour donner une idée des empreintes terrestres que reçoivent les âmes soumises à l'esprit du mal, écrivait que le démon y grave l'image du chien, et que c'est le péché de la Colère.

Le manuscrit du XIVe siècle, cité par le Père Cahier, nous montre la Colère symbolisée par une femme chevauchant un sanglier et portant sur son poing un coq.

Mais c'est l'ours que l'on trouvera le plus souvent dans les

allégories de la Colère. Déjà Herrade de Landsberg avait écrit : *Violentia est ursus*. Et le Bestiaire des *Proprietez des Bestes* dit de l'ours qu'il est « ireulx et impatient et se vieult venger de chacun qui le touche ».

Dans la série des Vices et des Vertus d'Aldegrever, la Colère est une jeune femme assise en amazone sur un ours. Elle est armée d'un arc dont elle décoche trois flèches à la fois. Sur l'étendard dont elle maintient la hampe dans l'anse de son bras droit, est figuré un oiseau tenant une mouche en



La Colère. — *Gravure de Aldegrever.*



La Colère. — *Estampe de Pierre Brueghel.*

son bec. L'écusson d'armes, enfin, porte un sanglier et est surmonté d'un basilic.

Nous retrouvons l'ours, seul animal normal parmi tant de bêtes fantastiques, dans l'estampe de Pierre Brueghel. On le voit au milieu de la partie inférieure de la gravure, en tête d'une bande d'hommes d'armes qui sortent d'une tente.

Ici la Colère est symbolisée par un géant, placé au milieu de la composition ; il a le bras gauche en écharpe et tient dans sa main droite une fiole contenant du poison ou du sang. Dans sa bouche est passé un coutelas ; il roule du genou un tonneau ouvert, dans l'intérieur duquel on voit des gens qui s'égorgent. A l'avant-plan, un couteau énorme, manœuvré à grand' peine par deux guerriers bardés de fer, coupe par le milieu plusieurs hommes nus qui hurlent d'effroi ou de douleur. Un de ces derniers, en tentant de s'échapper, est assommé par un homme d'armes à l'aide d'une massue à pointes. Des bêtes aux formes étranges, le couteau au poing, s'entretuent ou dévorent les fuyards. Le carnage est général ; dans une masure, on voit cuire à la broche à petit feu un être humain, tandis que son bourreau à tête de porc l'arrose consciencieusement. D'autres malheureux cuisent et mijotent



La Colère. — *Gravure d'Henri Goltzius.* (fin du XVIe siècle).

dans une grande marmite, tandis qu'un oiseau des plus fantastiques, à queue de lézard, assis sur le rebord, semble se délecter à la vue de leurs souffrances. Au loin, une ville est en flammes ; et partout, au milieu d'êtres et d'animaux étranges, sortant de terre, se posant dans les arbres ou



LA COLÈRE. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650).

volant dans le ciel, on voit se répéter les images de massacres et de carnages, tristes suites de la colère chez les humains.

Au bas de l'estampe on lit une inscription en flamand que l'on peut traduire ainsi :

« La colère bouffit la bouche et aigrit le caractère. Elle trouble l'esprit et noircit le sang. »

Cette inscription traduit-elle toute la pensée de l'artiste ? Ce géant en colère ne nous montre-t-il pas que ce vice chez les grands et les puissants prend une importance bien plus considérable que chez les autres hommes, ceux-là entraînant à leur suite les humbles et les petits qui paient de leur vie la satisfaction de leurs passions furieuses. Les faibles ne sont-ils pas toujours et en toutes circonstances les premières victimes de la colère des grands ? Les hommes bardés de fer dont il dépeint la cruauté, ne représentent-ils pas la chevalerie et les soldats d'alors, qui montraient leur brutalité jusque dans les tournois, où l'on sait que parfois le sang coulait à flots ? Ces compositions ne respirent-elles pas la haine des suppôts de l'Espagne terrorisant et persécutant de toutes façons nos pauvres compatriotes ruinés et privés de toute liberté ? Les bêtes effrayantes dont il est si prodigue, ne représentent-elles pas le démon, qui bientôt punira, par des châtiments terribles, tous les crimes commis sous l'empire de la colère ?

C'est encore un ours, un peu fantaisiste il est vrai, qui figure aux côtés de la Colère, d'Henri Goltzius, une jeune femme casquée, armée d'un bouclier et d'un glaive.

Dans l'estampe de Le Blond dont la double allégorie nous dépeint à la fois l'*Ire* et le mois de *Novembre*, c'est un lion qui accompagne la jeune femme brandissant une hache. On lit au bas de la gravure les quatrains suivants :

Le redoutable Sagittaire
Me fournit les feux et les dards
Que d'un mouvement volontaire
J'eslance de mes fiers regards.

Il n'est point de force assez grande
Contre la Hache de ma main,
Ny point d'hommes qui n'opréhande
L'Ire que je couve en mon sein.

Par elle je sème la Guerre ;
J'entretiens la Rébellion,
J'esclatte comme le Tonnerre
Et fais plus de peur qu'un Lion.

Quant au châtiment de la Colère, voici comment « le Lazare » le décrit dans le *Grand Calendrier et Compost des Bergers* (Edition de Lyon, 1633).

« J'ay veu une cave et lieu très obscur plein de tables et d'étaux où les ireux estoient transpercés de glaives tranchans et cousteaux aygus. »

Jean AVALON.

Hercule filant la quenouille d'Omphale.



Gravure de Sadeler, d'après Spranger.

L'ENFANCE NERVEUSE

Micheline, conduite par sa mère, vient voir le médecin de famille. Il la connaît bien, cette Micheline... et, s'il ne l'a pas mise au monde, que de fois n'a-t-il pas été appelé pour l'examiner au cours de sa jeune existence de deux ans et demi : éruptions dentaires, pharyngites, adénoïdites aiguës, rubéole ; grippe, varicelle, entérite, toutes, petites maladies banales et sans lendemain, qui un instant ont inquiété la famille, mais n'ont pas empêché Micheline d'avoir un développement normal. Première dent à cinq mois. Fontanelle fermée à un an, premiers mots à quatorze mois, etc... A deux ans et demi c'est une belle enfant blonde, gracieuse, bien ronde et bien colorée. de taille et de poids normaux, bien portante, en un mot, qui mange de bel appétit et dont les digestions sont sans histoire.

Micheline cependant inquiète sa mère : « Docteur, elle est nerveuse au delà de toute expression ; cette petite que vous voyez figée devant vous, qui n'a pas voulu desserrer les lèvres pour vous dire bonjour, n'est cependant pas timide, mais le fait de se savoir chez le docteur, même chez vous qu'elle connaît bien, la paralyse. Qu'une personne étrangère lui adresse la parole, ou veuille la prendre dans les bras, c'est souvent assez pour la terrifier au point que la nuit suivante elle en fasse un cauchemar qui la réveille en larmes. Le moindre bruit inhabituel ou brusque la fait sursauter ; certains même, lui ont causé la première fois qu'elle les a entendus, une telle terreur qu'elle ne peut plus les entendre sans trembler et sans pousser des hurlements de frayeur. Exemple : la sonnerie d'un réveil est pour elle insupportable, elle se bouche les oreilles, crie, pleure, tremble de tous ses membres, et rien n'arrive à la rassurer complètement, ni ma présence ni mes explications. Les réprimandes et les punitions ont sur elle des répercussions exagérées, déclenchent des crises de pleurs et de cris avec même, quand elles sont poussées au paroxysme, des ébauches de mouvements convulsifs... »

Et la lamentation continuerait ainsi très longtemps si le médecin ne l'interrompait pour pratiquer son examen. Micheline est en effet bien nerveuse et bien craintive, le stéthoscope qu'elle ne connaissait pas a failli provoquer des larmes. Ses

réflexes tendineux recherchés avec quelle difficulté, sont vifs. Ceci mis à part, l'examen physique est négatif. Chez elle, seul est morbide le syndrome affectif décrit par sa mère, et qui la fait classer dans le groupe des « enfants nerveux ».

Cette « nervosité » qui n'a rien d'organique, ou du moins dont nous ne pouvons pas encore découvrir l'organicité, est constituée par des troubles constitutionnels du caractère, qui ont été magistralement décrits et groupés en syndromes par Dupré sous le nom de « constitution ».

Freud et ses élèves ont violemment attaqué les constitutions de Dupré et ont voulu voir dans les troubles de caractère non l'effet d'un tempérament inné, c'est-à-dire d'une constitution, mais bien celui du refoulement ?

Ne prenons pas parti. Retenons seulement que dans la genèse des troubles du caractère qui font des enfants des « nerveux », l'hérédité a une part importante, et qu'en naissant l'enfant a des tendances affectives.

Pour bien les connaître et les classer facilement, il nous paraîtra plus simple de garder la classification mise en honneur par Dupré. Elle nous permettra de distinguer rapidement chez ces enfants un certain nombre de types peut-être arbitraires, mais bien utiles à connaître pour le médecin praticien qui doit relier la pratique à la théorie.

Ainsi nous pouvons distinguer un certain nombre de types cliniques : *De l'émotif* nous dirons peu de chose. Micheline nous en a donné une bonne observation — rappelons seulement que ce qui le caractérise le mieux, au point de vue objectif, ce sont les troubles vaso-moteurs, rougeur et pâleur subits, les troubles sécrétoires, et les spasmes divers, œsophagien, glottique, etc., dont il est la proie, accompagnés de crises de peur, d'anxiété et d'obsessions diverses. *L'Intermittent* ou cyclothymique vit dans un état de perpétuels contraires : excitation et dépression. Tantôt il est agité et turbulent, riant et chantant, tantôt il est déprimé, triste et taciturne. *L'Instable* ne l'est pas seulement du point de vue psychologique, il l'est également physiquement. Sa croissance même a été influencée ; il n'a rien fait comme les autres enfants ; il a parlé trop tôt, marché plus tard. C'est un déréglé et un touche-à-tout que rien n'intéresse, qui change de jeux ou de travail, se déplace constamment au propre comme au figuré.

L'impulsif épileptoïde, le paranoïaque et le pervers, ne sont

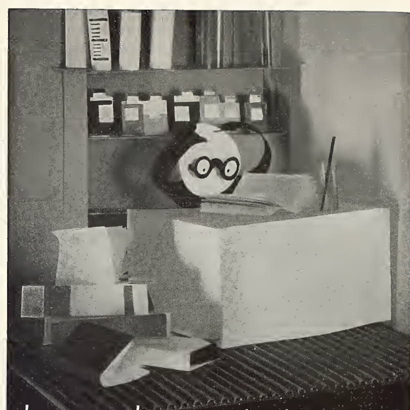
plus des « nerveux » simples, ce sont déjà des malades mentaux que nous adresserons au psychiatre .Abandonnons-les à ce spécialiste et voyons ce que nous pouvons faire pour l'émotif, le cyclothymique, l'instable ; pour l'émotif surtout qu'on rencontre tous les jours.

Nous rechercherons, c'est évident, s'il n'existe pas une tare héréditaire organique telle que la syphilis, qui puisse conditionner le tempérament, et nous la traiterons non seulement si elle est patente, mais encore si on ne fait que la soupçonner. Il ne faut cependant pas se leurrer, cette éventualité sera l'exception, et bien souvent l'examen le plus complet aidé des explorations de laboratoire les plus fouillées, réactions sérologiques, matabolisme de base, interférométrie, etc., ne donnera que des indications vagues et de peu d'intérêt pour la conduite du traitement.

Heureux donc quand nous aurons une hérédo-syphilis ou un dysfonctionnement glandulaire à traiter, nous ne devons pas nous désoler outre mesure de n'avoir à utiliser, dans la majorité des cas, qu'un traitement symptomatique au lieu d'un traitement spécifique. Le traitement symptomatique doit toujours être employé même quand la cause de la « nervosité » de l'enfant a été démontrée, même si cette nervosité est la conséquence d'une hérédo-syphilis. Seul le traitement symptomatique et antispasmodique peut calmer les angoisses et les terreurs des uns, les excitations et les colères des autres. Non seulement on ne devra pas le négliger mais encore on devra l'établir soigneusement. Ce traitement symptomatique, on y songera, durera vraisemblablement aussi longtemps que l'enfance et même l'adolescence de notre petit malade, peut-être même que sa vie entière. Nous devrons donc éviter, pour ce traitement « continu », les toxiques et les hypnotiques tels que opiacés, barbituriques, bromures, chloral et autres produits qui agissent brutalement mais ne sont pas, à la longue, sans inconvénients sérieux.

L'association : Passiflore, Cratægus-oxyacantha, Saule blanc, réalisée par la Passiflorine permettra de traiter sans danger cette enfance nerveuse.

L'absence de toxicité de ces trois plantes autorise leur emploi même chez les tout petits sans accoutumance aucune, de telle sorte que devenus des grands enfants ou des adultes la même médication judicieusement dosée leur procurera le même soulagement.



CURIOSITÉS DES BEAUX-ARTS

Une guêpe qui rappellerait un roman d'amour

Frans Floris naquit à Anvers, en 1520. Fils d'un tailleur de pierre, il fit d'abord de la statuaire chez un de ses oncles, Corneille Vriend, et y prit le goût du dessin. Puis il alla à Liége suivre les leçons d'un peintre alors en renom, Lambert Lombard. Il n'avait pas vingt ans quand il revint dans sa ville natale et ouvrit une école où les élèves se pressèrent en foule. Ses premiers tableaux, fort appréciés de ses compatriotes, lui ayant procuré une certaine aisance, il partit en Italie. Il était, dit-on, à Rome le jour de Noël 1541, quand Michel Ange découvrit la chapelle Sixtine. Ebloui par la magnificence de ces admirables fresques, Floris voua au maître italien le culte le plus ardent. Il profita de son séjour en Italie pour compléter son instruction artistique par la culture des sciences et des lettres et devint ainsi l'un des hommes les plus recherchés de son temps. Il revint alors à Anvers où son talent lui permit d'amasser, en quelques années, une fortune splendide, mais dont sa prodigalité et son intempérance parvinrent à venir à bout. Il glissa, de chute en chute, jusqu'à la misère la plus sordide et mourut en 1570.

Le chef-d'œuvre de Frans Floris est, sans contredit, *la Chute des Anges rebelles*, qui fait l'orgueil du Musée d'Anvers. Cette vaste composition qui mesure un peu plus de 2 mètres sur 3 mètres, fut peinte en 1554 pour décorer l'autel du Serment des Escrimeurs, dans la cathédrale d'Anvers. Cette peinture, exécutée sur bois, était primitivement garnie de deux volets dont l'un représentait le chef du Serment des Escrimeurs.

La *Chute des Anges rebelles* se divise, en quelque sorte, en deux zones. Dans la zone supérieure, remarquable par la sévérité du style, on voit l'archange saint Michel, armé d'un glaive flamboyant et la tête ceinte d'une auréole dorée, foudroyer le chef des anges rebelles, Lucifer, qui a pris la forme d'un dragon couronné. Aux côtés de saint Michel se tiennent d'autres anges, armés de lances et d'épées, qui mettent en déroute la tourbe des démons. Ceux-ci, qui occupent toute la zone inférieure de la composition, se défendent avec rage.

Ils tombent pêle-mêle du haut du ciel, et contrastent, par leurs formes monstrueuses, leurs attitudes bizarres, avec les beaux anges qui les combattent. Ils ont tous des corps d'hommes avec des têtes d'animaux, de tigres, de boucs, de sangliers. Seule la métamorphose de Lucifer est complète.



Frans Floris. — La chute des Anges.
(*Musée d'Anvers*, 1554.)

Sur le corps de l'un des anges des ténèbres, celui qui est dans l'angle inférieur droit, on remarque une guêpe très habilement faite, et dont la présence sur cette peinture paraît, à première vue, singulière. Voici ce qu'on raconte à son sujet :

On prétend que cette guêpe a été peinte par Quentin Metsis qui, n'étant d'abord qu'un simple maréchal, avait osé demander en mariage la fille de Frans Floris. Repoussé par ce dernier qui déclara ne vouloir donner sa fille qu'à un peintre, Metsis, de forgeron devenu artiste à force de travail, fit, dit-on, cette mouche à l'insu de Frans Floris, et il eut la satisfaction de voir le peintre chercher à la chasser. Il ne fut plus possible au père de résister à un amour qui avait causé un tel prodige.

C'est du moins ce que l'on raconte, et ce que rapporte Ludovic Lalanne dans ses *Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts*. Mais si l'histoire est touchante, il est une impossibilité matérielle à ce qu'elle soit vraie ! *La Chute des Anges*



LE PUITS D'ANVERS.
dont la grille serait l'œuvre
de QUENTIN-METSIS.

Rebelles, fut peinte en 1554, et Quentin Metsis, qui était né à Louvain, en 1466, était mort en 1530.

Et voici ce qui a pu donner naissance à cette erreur. Quentin Metsis est souvent surnommé le *Forgeron d'Anvers*, parce que, fils d'un forgeron, il exerça d'abord le métier de son père, et avec une grande habileté. On voit encore, à quelques pas du grand portail de la cathédrale d'Anvers, un puits dont le dôme, en fer forgé, figurant des feuillages, est attribué, sans base sérieuse, il est vrai, à Quentin Metsis qui l'aurait façonné au marteau et sans limes.

On raconte que Metsis, de forgeron se serait fait peintre pour obtenir la main d'une jeune fille qu'il aimait et dont le père, — un peintre célèbre pour les uns, un certain Van Tuylt, grand amateur de tableaux, pour les autres —, ne voulait pour gendre qu'un artiste célèbre. Metsis épousa cette jeune fille vers 1491 : cinq ans de labeur acharné et de voyages en Europe lui avaient suffi pour acquérir une notoriété incontestable.

Sur le mur extérieur de la Cathédrale d'Anvers, au pied de la tour, est enchâssée une pierre portant l'épitaphe de Quentin Metsis : la pierre originale est aujourd'hui conservée au Musée du Steen. Cette épitaphe consacre la tradition suivant laquelle le forgeron se serait fait peintre par amour. On y lit, en effet : *Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem* ; « L'Amour conjugal fit d'un forgeron un Apelle. »

Mais si Quentin Metsis était mort vingt-quatre années avant l'exécution de la « Chute des Anges Rebelles », qui donc peignit cette guêpe sur la toile de Frans Floris ?

J. A.



BONNART. — LA BELLE SAIGNÉE.

LA ROUE DE FORTUNE

Divinité allégorique de la Grèce, la Fortune (*Tykhè*), symbole de l'occurrence et de l'occasion, dispensatrice capricieuse du bonheur et du malheur, était, pour Pindare, fille de Jupiter ; Hésiode la fait naître de l'Océan et de Téthys. Ses principaux temples se trouvaient à Smyrne, à Sycione, à Rhamononte, et en maintes autres villes.

Le culte de la Fortune était fort répandu dans l'Italie primitive : les Fortunes de Préneste et d'Antium, dont les oracles furent si longtemps célèbres, étaient honorées dès la plus haute antiquité. Mais il ne fut qu'assez tardivement reconnu à Rome. Il y persista jusqu'aux derniers jours du paganisme. A Rome, ***Fortuna*** n'avait pas moins de vingt-six temples, dont les plus anciens avaient, disait-on, été fondés par Servius Tullius.

Primitivement, la Fortune fut considérée comme une déesse du bonheur. Elle devint par la suite une déesse du bien et du mal, considérés indifféremment.

Les représentations allégoriques nous la montrent aveugle, chauve ou avec des plumes sur la tête, ailée, tenant à la main une corne d'abondance, ou un soleil et un croissant sur la tête, un gouvernail dans les mains, un globe ou une roue sous son pied. La plupart de ces symboles marquent son pouvoir, les autres sa mobilité et son inconstance. Elle est aveugle, ou a les yeux bandés, pour montrer qu'elle est inconstante et dispense à tort et à travers ses bienfaits et les malheurs. Elle est chauve : il est impossible de la fixer dans sa course vagabonde en la saisissant aux cheveux. Elle tient à la main une corne d'abondance : symbole des biens et des richesses dont elle dispose. Le soleil et le croissant de lune qu'elle porte sur la tête signifient qu'elle préside, comme ces deux astres, à tout ce qui se passe sur la terre. Le gouvernail qu'elle tient à la main est le symbole de sa toute-puissance dans la direction des affaires humaines. Le globe ou la roue sur lesquels elle se tient debout montrent qu'elle est rapide et changeante ; ses ailes, qu'elle est inconstante et volage. Quelquefois aussi on la figure mettant le pied sur une proue

de navire pour marquer que son empire s'étend aussi bien sur les mers que sur la terre.

*
* *

Les artistes du Moyen Age et de la Renaissance ont représenté la Fortune avec des attributs et des emblèmes analogues à ceux que lui avait donnés l'antiquité. Toutefois, au Moyen Age, l'art religieux a mis en honneur un type allégorique très spécial, dont nous parlerons surtout : la « Roue de la Fortune ».

Parmi les personnifications de la Fortune les plus célèbres, il faut citer les deux gravures de Dürer connues sous le nom de « La Grande Fortune », et « La Petite Fortune », différentes non seulement par leurs dimensions, mais aussi par leur composition.

La « Grande Fortune » est représentée par une femme nue, aux ailes largement éployées, debout sur un globe et planant dans les airs. Elle porte d'une main un vase précieux et de l'autre une bride, ce qui marque la dépendance où elle tient les hommes par l'appât des richesses, de même que ses ailes et le globe sur lequel elle se tient dénotent son inconstance. Au-dessous de cette figure on voit un paysage montagneux, dont les moindres détails sont rendus avec un fini admirable. Le village que l'on distingue serait, au dire de Sandrart, le petit village d'Eytas, dans la Haute-Hongrie, patrie du père d'Albert Dürer. On prétend aussi que la tête de la Fortune, « copie trop fidèle évidemment d'un vilain modèle », serait le portrait de la femme de l'artiste.

La « Petite Fortune » est figurée par une femme nue aussi, sans ailes, debout sur un globe et s'appuyant de la main sur un roseau, symbole de sa fragilité.

Moins connue est la peinture de Giovanni Bellini, conservée à l'Académie Royale de Venise. L'artiste, qui fut un des premiers maîtres de l'école vénitienne qui peignirent à l'huile, a représenté la Fortune sous l'aspect d'un être hybride, dont la tête, le torse et les bras sont d'une femme, le reste du corps d'un oiseau. Son allégorie rappelle les sirènes antiques. La Fortune, de Bellini, les yeux bandés, est debout sur deux globes et tient une aiguière de chaque main.



Durer. — La Grande Fortune.



Giovanni Bellini. — La Fortune.
(Académie Royale de Venise.)



PINTURICCHIO. — LA FORTUNE.
(Pavement de la cathédrale de Sienne.)

Parfois l'art italien a représenté la Fortune montée sur une coquille ou sur un dauphin, flottant sur la mer et se déplaçant grâce à une voile que gonfle le vent. Ce type, comme l'a fait remarquer M. d'Ancona (1) comporte une idée de vice ou de péché : c'est le hasard instable auquel l'homme se livre sans résistance au lieu de chercher sa voie vers la vertu.

Cette antithèse entre la Fortune et la Vertu est remarquablement illustrée par une des mosaïques du pavement de la cathédrale de Sienne, d'après un carton de Pinturicchio.

(1). P. D'ANCONA. — *Le rappresentazioni allegoriche delle arte liberali nel medio evo e nel rinascimento*, 1902.

Le pavement de la cathédrale de Sienne, sans autre exemple en Italie, est une véritable marqueterie, formée de marbre blanc pour les clairs, de marbre gris pour les demi-teintes, de marbre noir pour les tons obscurs, où le dessin des figures est accusé par des traits gravés en creux et noircis. Il offre de fort belles compositions dont cette représentation de la Fortune. Sur un rocher escarpé, la Vertu est assise entre Socrate et Cratès, qui, ayant fait vœu de pauvreté, jette ses richesses à la mer. A son appel : *Huc properate viri ; salebrosum scandite montem ; pulchra laboris erunt premia palma quies*, les hommes accourent, se détournant de la Fortune qui se tient debout, toute nue, un pied sur un globe, l'autre sur une proue de navire et présente sa voile au vent.

***

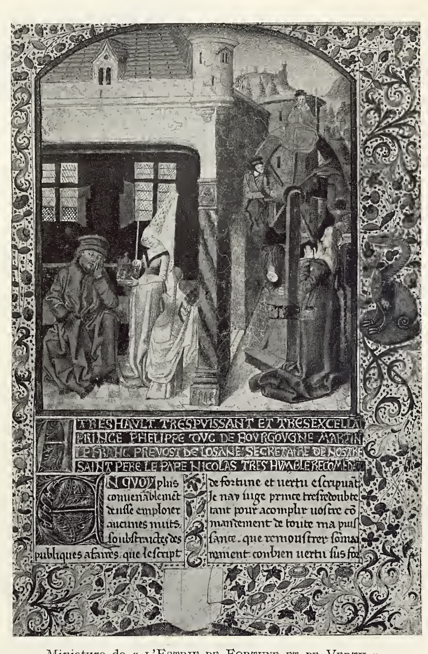
La « Roue de la Fortune » a joui certainement d'une faveur plus grande que les personnifications strictement allégoriques du type que nous venons de voir.

A quoi tient cette faveur ? A la portée morale de cette représentation sans doute, mais probablement aussi à son sens satirique. Et cela explique que la « Roue de la Fortune » se retrouve dans l'art profane aussi bien que dans l'art religieux.

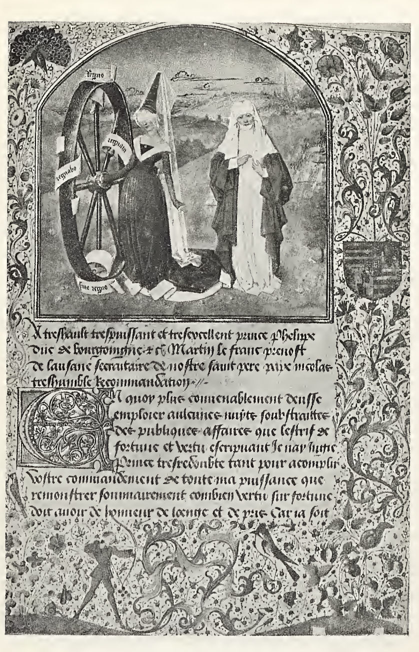
Un des plus anciens exemples de ce genre de représentation nous est fourni par la cathédrale d'Amiens. Dans la partie haute du portail méridional, on voit une sorte de demi-roue, autour de laquelle dix-sept petits personnages s'échelonnent ; huit montent, huit autres descendent avec elle ; au sommet, un homme assis, la couronne en tête, le sceptre en main, reste seul immobile. Cette allégorie, dans laquelle le Père Didron avait cru reconnaître une image des différents âges de la vie, représente bien la roue de la Fortune. En effet, les personnages qui descendent si brusquement la pente sont vêtus de haillons et pieds nus. On retrouve des représentations analogues à Beauvais, à Vérone, à Bâle, etc.

Cette idée à la fois naïve et profonde de représenter ainsi l'instabilité de toute chose humaine, est une déformation d'une métaphore antique, ainsi que l'explique M. Emile Mâle (1) :

(1). Emile MALE. — *L'Art religieux du XIIIe siècle.*



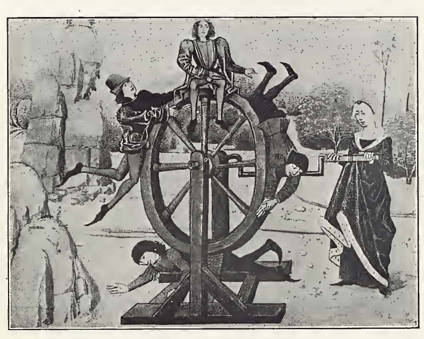
Miniature de « l'Estrif de Fortune et de Vertu »,
par Martin Le Franc.
(Chantilly, Musée Condé.)



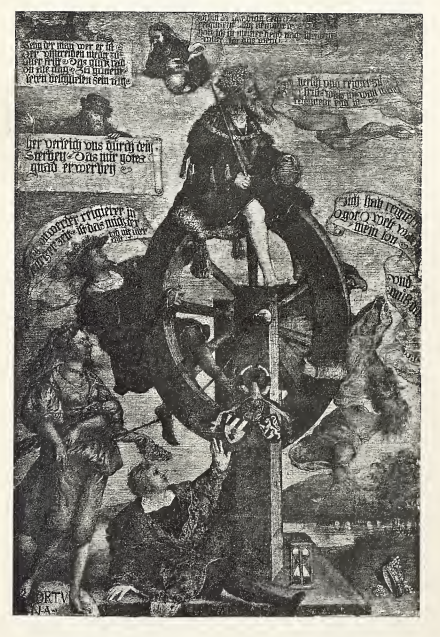
La Fortune et la Vertu.
Miniature d'un manuscrit du xve siècle, de Martin Le Franc « Le Débat de la Fortune et de la Vertu ».
(*Bibliothèque Royale de Bruxelles.*)

« Le Moyen Age avait entendu parler de la roue de la Fortune ; mais il s'imaginait la déesse non pas portée sur une roue ailée, comme la représentent les anciens, mais placée à l'intérieur de la roue et participant à son mouvement. C'est ainsi qu'Honorius d'Autun nous la dépeint : « Les philosophes, écrit-il, nous parlent d'une femme attachée à une roue qui tourne perpétuellement, et ils nous disent que sa tête tantôt s'élève et tantôt s'abaisse. Qu'est-ce que cette roue ? C'est la gloire du monde qui est emportée dans un mouvement éternel. La femme attachée à la roue, c'est la Fortune : sa tête s'élève et s'abaisse alternativement, parce que ceux que leur puissance et leur richesse avaient élevés sont souvent précipités dans la pauvreté et dans la misère. »

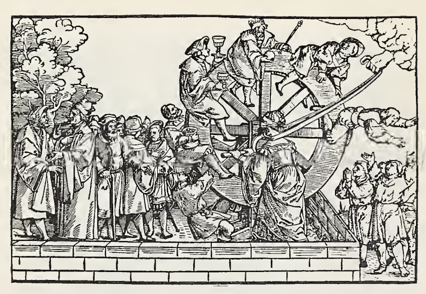
» Une façon si nouvelle et si singulière de se représenter la Fortune et sa roue a son origine dans divers passages de la *Consolation philosophique*, de Boèce. Le second livre, en effet, est entièrement consacré aux inconstances de la For-



La Roue de la Fortune.
Miniature bourguignonne du xve siècle.
(*Bibliothèque Royale de Bruxelles.*)



Hans Schaufelein. — La Roue de la Fortune.
(*Peinture de 1533, collection particulière.*)



PENEZ. — LA ROUE DE LA FORTUNE.
(Gravure sur bois.)

tune. En une prosopopée, qui rappelle celle de la Mort dans Lucrèce, la Fortune elle-même explique à Boèce qu'il n'a pas le droit de se plaindre de son humeur changeante. La Philosophie, qui assiste à l'entretien, prend la parole à son tour, et, armée de tous les lieux communs de la morale stoïcienne, elle achève la démonstration. Mais ce qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est qu'il est souvent question dans ce second livre, de la roue de la Fortune. Or Boèce, chose curieuse, se représente déjà les hommes comme suspendus à la roue de la Fortune, comme contraints de monter et de descendre avec elle. Voici le passage capital : « Je fais tourner une roue rapide ; j'aime à élever ce qui est abaissé, à abaisser ce qui est élevé. Monte donc, si tu veux, mais à la condition que tu ne t'indignes pas de descendre, quand la loi qui préside à mon jeu le demandera. »

» Un pareil passage et quelques autres du même genre ont fait naître l'idée dont nous cherchons l'origine. Le Moyen Age, qui prenait tout au pied de la lettre, et qui aimait à revêtir d'une forme concrète les idées les plus abstraites, donna à la métaphore de Boèce une réalité artistique. Du XIIe au XVe siècle, toutes les fois qu'on voudra rappeler les brus-

ques changements de la fortune, on représentera cette roue symbolique, où l'humanité monte et descend.

» Ainsi, la roue de Fortune d'Amiens apporte au chrétien un sujet nouveau de méditations. La royauté que donnent la richesse, la gloire, la puissance, ne dure qu'un instant. Le roi que nous envions est assis sur une roue ; demain, un autre l'aura remplacé. Notre travail, notre science, tous nos efforts ne doivent point tendre à la possession de biens aussi fragiles. Il nous faut un point d'appui plus solide : ce monde ne nous le donnera pas, et nous ne le trouverons qu'en Dieu.

« La fin de tout travail, de toute science, c'est la vertu. »

Qu'on attribuât à l'image de la Roue de la Fortune une grande portée moralisatrice, et que cette figuration fût très répandue dans le Moyen Age, nous en avons maintes preuves. On lit dans la *Somme*, de saint Thomas d'Aquin ces lignes significatives : « Ces églises cathédrales, ces abbayes royaus, où dame Fortune est qui tourne plu tost ce dessous dessus que moulin à vent. » Au XII[e] siècle, un abbé de Fécamp en avait même fait confectionner une qu'un mécanisme mettait en mouvement, pour l'édification de ses moines.

Les miniaturistes ont fréquemment traité ce thème, et principalement pour illustrer le *De remediis ustriusque Fortunæ* de Pétrarque et l'*Estrif de Fortune et de Vertu* de Martin Le Franc. Voici une enluminure ornant un manuscrit du XV[e] siècle de ce dernier ouvrage, conservé au Musée Condé, à Chantilly, et une autre d'un manuscrit du même *Débat de Fortune et de Vertu* de la Bibliothèque Royale de Belgique. Sur cette dernière, les personnages que l'on voit d'ordinaire attachés à la roue sont remplacés par des phylactères où se lisent dans l'ordre d'évolution de la roue, *Regnabo, Regno, Regnavi, Sine Regno*. Sur l'une et l'autre, la Fortune se tient debout à côté de la roue. Sur une autre miniature d'un manuscrit de *Christine de Pisan*, conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, la Fortune fait marcher la roue à l'aide d'une manivelle.

Les peintures représentant ce thème iconographique sont plus rares. Voici cependant un curieux tableau d'Hans Schaufelein, daté de 1533. Trois personnages seulement sont attachés à la roue fatale : le prince qui aspire à régner, l'empe-



La Fortune opposée a la Patience.
(*Gravure sur bois illustrant le « De Intellectu »*
de Boville. — Paris, 1510.)

reur, et le souverain déchu. La Fortune imprime à la roue son mouvement à l'aide d'une corde fixée au moyeu. Un nouveau personnage fait ici son apparition : c'est le Temps, reconnaissable au sablier qui est à côté de lui.

Parmi les graveurs, ce sont surtout les allemands qui ont le plus fréquemment traité le sujet. La plus ancienne estampe est sans doute la *Roue de Fortune* du Maître aux Banderolles, dit aussi le Maître de 1464. On n'en connaît que deux exemplaires et nous regrettons de ne pouvoir donner la reproduction de cette gravure que Passavant (II, p. 27) décrit longuement.

La déesse, les yeux bandés, fait tourner la roue à l'aide d'une manivelle. Dans les nuages se voit une figure du Christ à mi-corps qui tient, au moyen d'une corde, la manivelle de la roue. On remarque en outre un arbre portant trois rangées de sept bourgeons où sont figurés plusieurs personnages sur lesquels la Mort lance ses flèches : à côté de la Mort on lit l'inscription : *Nemini parco*. Les racines de l'arbre sont rongées par deux animaux représentant le Jour et la Nuit. Au bas de l'estampe enfin, on voit une fosse avec un cadavre étendu, dans lequel certains iconographes veulent voir Marie de Bourgogne, femme de l'empereur Maximilien, mort le 27 mars 1482 à l'âge de vingt-six ans. Cette curieuse composition devrait ainsi son origine à cet événement : ce qui expliquerait la présence de la Mort, présence inhabituelle dans les figurations de la Roue de Fortune.

L'intervention divine, marquée dans l'estampe du Maître aux Banderolles par la présence du Christ tenant une corde attachée à la manivelle de la roue, se retrouve dans une gravure sur bois de Georges Penez. La Fortune, les yeux bandés, fait tourner la roue. Dans sa bouche est placé un mors dont les rênes sont tenues par une main qui apparaît dans les nuages. Ici, les personnages sont nombreux : un groupe d'hommes de toutes conditions attendent leur tour pour prendre place sur la roue et être lancés à terre du côté opposé.

*
* *

Conséquence du succès de ce thème iconographique, la roue de Fortune est devenue un des attributs de la déesse. Sur plusieurs gravures, la Fortune est représentée les yeux bandés, tenant en main la roue symbolique où sont attachés un ou plusieurs personnages. Telle elle nous apparaît dans une gravure illustrant le *De Intellectu* de Boville, imprimé à Paris en 1510. La Fortune y est opposée à la Patience. Celle-ci,

assise sur un trône (*Sedes Virtutis quadrata*), tient en sa main un miroir où se reflète son image. Celle-là, tenant la roue symbolique, est assise, les yeux bandés, sur un globe (*Sedes Fortunæ rotunda*). Deux médaillons placés dans les angles supérieurs de la composition nous montrent les visages du Fou et du Sage. Le premier dit : « Nous t'avons fait déesse, ô Fortune, et nous t'avons placée dans le ciel. » Et le Sage conseille : « Fie-toi à la Vertu. La Fortune est plus fugace que l'onde. »

***

Avec les dernières années du XVIe siècle, le thème iconographique de la Roue de Fortune disparaît à peu près complètement. L'imagerie populaire ne semble pas l'avoir utilisé. Que sa tendance moralisatrice n'ait pas retenu l'attention des fabricants d'images de colportage, cela peut à la rigueur se comprendre. Il est plus étonnant qu'ils n'aient pas songé à exploiter ses tendances satiriques. De même que tous les hommes sont égaux devant la Mort, que nul n'échappe à l'échéance fatale, la Roue de la Fortune abaisse les grands pour placer au sommet les petits : représentation ingénieuse des alternances qui nous attendent pendant notre vie, de l'espoir que nous devons toujours garder dans l'avenir, du tort que nous aurions de nous enorgueillir de notre situation présente.

Jean AVALON.







LA PASSIFLORINE

rend les enfants sages

Toxicité nulle. Tolérance parfaite

Apportant le calme, le repos, le sommeil

c'est le médicament des enfants

nerveux, agités, colériques, insomniques

LA PASSIFLORINE

ne contient aucun toxique, minéral ou végétal
ni aucun bromure

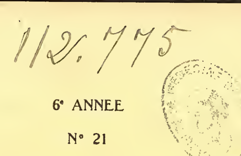
Le soir, dans l'eau sucrée ou une infusion :
Au-dessous d'un an : 10 *à* 20 *gouttes.*
De 2 *à* 10 *ans :* 1/2 *à* 1 *cuillerée à café.*

LE LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE
115, RUE DE PARIS. — BOULOGNE-SUR-SEINE

Leon Ullmann, Paris.



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE



6e ANNEE

N° 21



PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
Dr en Pharmacie
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE



LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— SUITE —

V. — LA PARESSE

Les Anciens avaient fait de la Paresse une divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit, qui fut métamorphosée en tortue pour avoir écouté les flatteries de Vulcain.

Ils la représentaient sous l'aspect d'une femme assise avec un air triste, la tête penchée et les bras croisés, ayant à ses pieds des quenouilles brisées, symbole de son aversion pour le travail.

Telle à peu près la décrit le moraliste suédois, comte d'Oxenstiern, dans ses *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales* (1725) :

« C'est une femme qui a l'air doux et marche à pas comptés, couverte d'une robe de toile d'araignée, portée par le Sommeil, s'appuyant sur le bras de la Faim, ayant les Misères pour suite, passant le printemps de son âge sur un lit de repos et son automne à l'hôpital. »

La *Psychomachia* de Prudence ne souffle mot de la



LA PARESSE. — *Gravure de Aldegrever.*

Paresse et l'art religieux la dédaigne dans ses représentations des Vices et des Vertus. Elle figure pourtant dans une miniature de l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg. Sur l'échelle mystique, dont les pieds s'appuient sur la terre et dont le sommet se perd dans le ciel, les hommes, — clercs et laïques —, s'élèvent péniblement d'échelon en échelon. Les Vices, qui sont restés sur la terre les appellent d'en bas ; un lit, qui symbolise la Paresse, les invite à venir se reposer de leurs fatigues.



La Paresse. — *Gravure d'Henri Goltzius.*
(fin du XVIe siècle).

L'art profane, au contraire, a fait dans ses représentations allégoriques, une large place à la Paresse. Comme animal symbolique il lui a le plus souvent donné l'âne, parfois l'escargot ou la tortue : ces deux derniers animaux à cause de



La Paresse. — *Estampe de Pierre Brueghel.*

leur lenteur à se mouvoir ; l'âne parce qu'il fut regardé toujours comme le symbole de l'ignorance et de la fainéantise.

De ces trois animaux, l'âne seul figure sur l'estampe d'Aldegrever de la suite de 1552 sur les Vertus et les Vices qui leur sont opposés. La Paresse y est représentée sous l'aspect d'une femme.

La tenture de Pannemaker du Palais National de Madrid nous montre une Paresse ailée et cornue, langoureusement étendue sur un char traîné par deux ânes et chargé de chardons. En tête du cortège, formé de personnages à l'allure nonchalante, défile un cavalier à moitié endormi, portant sur son épaule une bannière au signe de l'escargot. Un cartouche porte cette inscription :

Corrumpunt forti celsas cum pectore
mentes ocia plumoso desidiosa thoro.
« Le vice, la négligence et la couche molle
altèrent l'intelligence et la nature la plus robuste. »



La Paresse. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650).

L'âne et l'escargot figurent également sur l'estampe de Pierre Brueghel où fourmillent des êtres bizarres groupés dans un symbolisme confus et difficilement explicable. La Paresse est représentée là par une femme endormie sur le corps d'un âne couché à terre. Auprès de cette figure centrale, un escargot rampe sur le sol. Dans l'angle inférieur droit, un monstre

encapuchonné traîne un lit roulant où se trouve un personnage en train de manger à l'aide d'une cuiller de bois; allusion vraisemblable au proverbe : la paresse est l'oreiller du diable.

Ce sont encore l'âne et l'escargot que Goltzius a donnés comme symbole à sa Paresse ; l'âne est couché aux pieds de la jeune femme, l'escargot rampe sur le bord de sa main gauche.

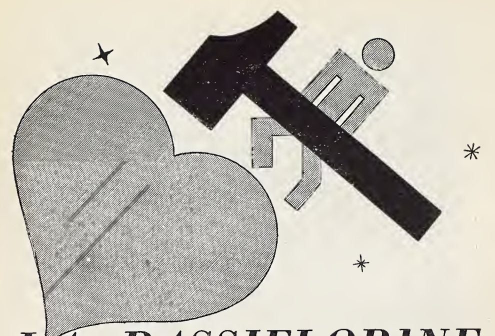
La Paresse de Le Blond est une jeune femme mollement assise, au coude soutenu par un oreiller. Derrière elle se profile la tête d'un âne. Dans l'angle droit on voit un sablier renversé, symbole de l'indifférence devant le temps qui s'écoule. Trois sizains commentent la gravure qui symbolise à la fois la *Paresse* et le mois de *Décembre* :

J'aime tant le repos du corps
Que je me meurs si je ne dors
En ce temps glacé de froidure ;
Car Décembre, à ce que je voy,
Qu'est-il qu'un mois où la Nature
Est paresseuse comme moy ?

Ce qu'on appelle Diligence
Est une chose qui m'offence,
L'Oisiveté seule me plaist
Et dans mon humeur volontaire
Sans m'enquérir quelle heure il est
Je n'ay soing que de ne rien faire.

Contre les efforts de l'envie
Je passe doucement ma vie
Sans peur, sans peine et sans regret ;
Je suis paisible dans la guerre
Et je scay mesme le secret
De dormir malgré le Tonnerre.

(*A Suivre*). Jean AVALON.



Une femme fatale : la Lescombat

Célèbre dans les annales de la galanterie et dans celles du crime, la Lescombat est le type parfait de ce qu'il est convenu d'appeler une « femme fatale ». Elle est l'héroïne d'une des plus fameuses causes criminelles du XVIIIe siècle, et son histoire inspira en 1840 un long roman à Roger de Beauvoir.

Née à Paris, en 1725, Marie-Catherine Taperet était, à l'époque où se situe son affaire, une femme d'une rare beauté. D'une taille moyenne, svelte, et remarquablement bien faite, elle avait, au dire de ses admirateurs, une gorge de Vénus, des bras admirables et des mains exquises, dont le moulage, fait dans sa prison, resta longtemps célèbre dans les ateliers d'artistes.

Elle avait épousé un architecte, Lescombat. Et comme son mari ne gagnait pas assez d'argent pour subvenir à ses goûts de luxe et aux caprices de sa coquetterie, elle lui persuada de prendre des pensionnaires.

Elle tenait donc, rue Garancière, en plein quartier des étudiants, une table d'hôte comme il y en avait alors un grand nombre à Paris. A ces possibilités d'accroître ses revenus s'ajoutait l'avantage de choisir, parmi ses pensionnaires les plus fortunés, des amants qui lui permettaient de soutenir son luxe. Elle en eut ainsi jusqu'à quatre à la fois, sans jamais s'embrouiller dans les rendez-vous qu'elle donnait.

En 1754, un jeune homme de vingt-trois ans, Henri Mongeot, qui était d'excellente famille et se destinait au génie, vint loger chez elle. Dès qu'il la vit, il en tomba éperdûment amoureux et lui fit une cour assidue, lui écrivant cinq lettres par jour, jusqu'à ce qu'elle consentît à lui accorder un rendez-vous.

Dès le début de leur liaison, la Lescombat se rendit compte de l'empire qu'elle exerçait sur le jeune homme et qu'elle pouvait tout en obtenir, affolé qu'il était de passion et de jalousie. C'est alors que lui vint le désir de se débarrasser de son époux, dont la présence, sinon la clairvoyance, gênait



Marie-Catherine TAPERET
(Veuve de Louis-Alexandre Lescombat.)

ses intrigues. Elle raconta à Mongeot que son mari voulait la faire interner au Châtelet, qu'il la maltraitait cruellement, qu'il allait les séparer pour toujours. Elle ajouta qu'elle était enceinte de lui et que s'il ne consentait pas à tuer Lescombat, elle commettrait le meurtre elle-même. Elle le menaça

enfin, comme il résistait à ses suggestions, de prendre un autre amant qui aurait plus de courage.

Invinciblement enchaîné à elle, Mongeot finit par consentir à ce crime, tout en demandant du temps pour mettre son projet à exécution. Pour vaincre ses dernières hésitations, elle lui écrivait des lettres extraordinaires, qui restent une des curiosités de la psychologie du crime.

« Songe, lui écrivait-elle, songe à ce que tu m'as promis... Je vais donc être bientôt libre !... Que j'apprendrai avec plaisir la mort de mon époux ! Avec quelle joie je verrai son meurtrier ! Jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux !...

» Rends-toi digne de ma possession. Cours, vole, vole assassiner mon mari. Ne va pas combattre avec lui : le sort des armes est incertain. Qu'il meure, c'est tout ce que j'exige... »

Ces diaboliques incitations portèrent enfin leur fruit. Mongeot, feignant de se réconcilier avec Lescombat, lui donna rendez-vous dans un restaurant près du Luxembourg. Et comme le pauvre homme s'était arrêté un instant, sans défiance, il le frappa dans le dos d'un coup de couteau, sous la neige qui tombait.

Arrêté peu de temps après, Mongeot fut mis au Châtelet. Il se déclara seul coupable. Mais la Lescombat eut l'audace d'aller le voir pour lui recommander de supporter avec courage les tortures de la question, afin de ne pas la compromettre.

Il comprit alors ce qu'était sa maîtresse et, dans un accès de rage désespérée, il rétracta ses premiers aveux, dit la vérité et livra aux juges les lettres qu'elle lui avait écrites.

Mongeot fut rompu vif à la Croix-Rouge, par un aide-bourreau, le mulâtre La Blancheur, car Sanson, bourreau en titre, souffrait d'une foulure au bras.

Deux mois après, au début de 1755, la Lescombat fut, après avoir subi la question, pendue à Montfaucon. Elle laissait, dit-on, un fils dont elle était accouchée en prison, et que, par la suite, on embarqua clandestinement pour les îles.

Ce crime avait soulevé dans Paris une émotion extraordinaire. C'est pendant que la Lescombat attendait son supplice que Basset, le marchand d'estampes établi rue Saint-Jacques, publia le portrait reproduit ici.

FIGURE DU PASSÉ



NICOLAS DE BLEGNY (1652-1722).

Fort remuant, fort intrigant, mais toutefois non dépourvu de mérite, Nicolas de Blegny s'occupa d'abord de fabriquer et de vendre des bandages herniaires. Puis, il fonda chez lui une « Académie des Nouvelles Découvertes », avec quelques savants. Cette Société publiait ses travaux sous forme de cahiers mensuels, qui devinrent plus tard le *Mercure Savant*.

LES TERREURS NOCTURNES CHEZ LES ENFANTS

« Le mardi soir, après avoir passé, diront ses parents, une journée comme toutes les autres », le jeune Daniel, âgé de 7 ans, se met au lit et s'endort aussitôt profondément. C'est un enfant normalement constitué, né à terme, de parents bien portants, et les seuls antécédents pathologiques que l'on puisse retrouver dans cette famille sont le suicide du grand-père paternel et l'internement pour mélancolie anxieuse d'une de ses tantes.

Cet enfant dort habituellement assez bien. Mais il s'agite beaucoup et il lui arrive fréquemment de réveiller ses parents par des paroles sans suite, incohérentes. Sa mère précise bien, d'ailleurs, qu'il parle « tout endormi ». Jamais pendant très longtemps. Les parents attribuent ce fait à ce que leur enfant est très « nerveux », batailleur, turbulent et coléreux.

Mais dans la nuit du mardi au mercredi, après un sommeil normal de 3 heures environ, Daniel réveille ses parents par un cri intense. Ces derniers sont absolument affolés par l'attitude de leur enfant : il est debout sur son lit, le corps et les membres animés d'un tremblement intense, il « claque des dents », il est blême, les yeux grands ouverts fixés sur le mur, sa respiration est anxieuse, saccadée et brève. A des cris à peine articulés, succèdent des pleurs, des sanglots.

Toute cette attitude s'exagère encore lorsque sa mère essaye de le prendre dans ses bras pour le calmer. Il la repousse violemment, crie, se débat, avec une force qu'il était difficile de lui soupçonner.

Cette crise dure un quart d'heure avec des alternatives de rémission et de paroxysme, de pleurs, de gémissements et de véritable fureur. Toutes les tentatives d'apaisement n'aboutissent qu'à une exacerbation de ces signes.

Peu à peu, cependant, le calme revient, l'enfant reprend

sa connaissance, cherche un refuge près de ses parents et chasse ses sensations d'effroi.

Le sommeil consécutif fut un peu agité avec les globes oculaires à demi découverts, mais le reste de la nuit fut à peu près normal.

Les parents auraient oublié rapidement, en somme, cet incident à allure dramatique, mais relativement court, s'il ne s'était reproduit les trois nuits suivantes, exactement dans les mêmes conditions.

C'est en effet le propre de ces crises de terreur nocturne d'évoluer par crise et quelquefois beaucoup plus longtemps que dans le cas rapporté. Les crises se reproduisent ainsi par accès à des intervalles plus ou moins réguliers.

Elles peuvent même persister toute la vie comme l'a montré une observation de Stekel.

Les terreurs nocturnes, véritables frayeurs hallucinatoires survenant pendant le sommeil, ont été étudiées depuis fort longtemps. Dès 1577, Omniboni, de Ferrare, en notait la fréquence ; de même P. de Sorboi, en 1701. Plus récemment près de nous, Gustave Hesse en donna une remarquable description et ces dernières années Combey, P. Boncour, Nobécourt, en firent de nombreuses études. Enfin, Freud et son école ont montré le rôle capital du facteur mental.

Quelle est la cause de ces terreurs nocturnes ? Elle est très discutée. Pour les anciens, elles étaient conditionnées par des troubles digestifs et des parasites intestinaux. Quappert les considère comme relevant de troubles névropathiques ; Comby décrit les terreurs réflexes liées à une lésion de l'encéphale et les terreurs toxiques sans rapport avec des lésions permanentes de l'encéphale. Enfin les psychanalystes insistent sur l'importance des conflits psychiques.

En réalité, il faut les considérer comme un syndrome relevant d'étiologies diverses, et il faut noter également que souvent, malgré des examens minutieux, l'enquête étiologique reste absolument négative.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que les crises de terreur nocturne ne surviennent que sur des terrains spéciaux et l'on peut dire que l'enfant présente presque toujours, soit

une émotivité constitutionnelle, soit de la mythomanie. Ces différents états s'ajoutent d'ailleurs souvent et il y aura lieu de toujours rechercher par les moyens cliniques et sérologiques si une hérédo-syphilis n'est pas en jeu.

Il est évident que pour appliquer un traitement, un examen sérieux, minutieux devra être fait et que ce traitement devra s'appliquer avant tout à traiter la cause.

Pendant la crise, il est plus important de laisser l'enfant seul que d'essayer des bonnes paroles ou des menaces. Il faut surtout éviter la présence de nombreuses personnes dans la pièce.

Dans l'intervalle des accès, il faut absolument procurer à l'enfant une vie calme ; de bons adjuvants seront l'hydrothérapie tiède, le bain prolongé avant le sommeil.

Systématiquement, le tube digestif sera traité : régime approprié, calomel à petites doses ou solution de Bourget, administration de vermifuges : santonine, dérivés de l'oxyquinoléine associés ou non à des pansements bismuthés. Naturellement si l'on a décelé une hérédo-syphilis on mettra en jeu le traitement anti-syphilitique. Enfin, il y aura lieu de pratiquer, dans certains cas, l'opothérapie ou une thérapeutique désensibilisante : auto-hémothérapie.

On a proposé également toute la série des sédatifs ou des anti-nervins tels que le chloral, le bromure de calcium, le gardénal, la scopolamine. Il est indéniable que ces produits peuvent donner de bons résultats. Mais on connaît leurs inconvénients, fonction de leur toxicité, surtout lorsqu'il est nécessaire de prolonger leur administration, pendant longtemps. On sait d'autre part combien les enfants peuvent réagir violemment avec ces produits et il est prudent de ne les prescrire qu'avec de grandes précautions.

Il faut cependant instituer une thérapeutique sédative, en évitant de se servir de produits toxiques, qui risqueraient d'aller à l'encontre du but recherché. C'est encore à la phytothérapie que l'on s'adressera en prescrivant de la Passiflorine, qui donnera les meilleurs résultats, car par l'association judicieuse de ses trois éléments : passiflore, aubépine et saule blanc, éléments dont les propriétés séda-

tives ont été étudiées par de nombreux auteurs (Phares, Stapleton, Renon, Lutembacher, Leclerc), le médecin aura pour lutter contre les terreurs nocturnes une arme précieuse, dépourvue de toute toxicité et pouvant s'employer même pour un traitement prolongé, sans risque d'accoutumance.

Au-dessus de 5 ans, on pourra prescrire 1/2 cuillère à café à prendre le soir dans une infusion sucrée.

De 5 à 10 ans, on donnera de 1/2 à 1 cuillère à café, suivant la gravité des crises. Ces doses sont d'ailleurs des doses moyennes susceptibles d'être augmentées sans aucun risque, étant donnée l'atoxicité complète de la Passiflorine.






la passiflorine
est le médicament de choix
des Intellectuels
écrivains professeurs artistes hommes d'affaires
SURMENÉS
ANXIEUX
ANGOISSÉS
INSOMNIQUES
LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE

LA CASCADE DES VAINS ORGUEILS

Encore qu'elle soit loin d'être entièrement satisfaisante, je décrirai sous cette dénomination : « La Cascade des vains Orgueils », la représentation graphique d'un thème qui fut traduit par quelques artistes au cours du XVIIe siècle. Divers auteurs en ont parlé : E.-H. Langlois, dans son *Essai historique, philosophique et pittoresque sur les Danses des Morts* (1851), la désigne sous ce vocable : « La Mort et les principales conditions humaines » ; M. Van Heurck, dans son *Histoire de l'Imagerie populaire flamande* (1910), sous celui-ci : « Les Quatre Vérités ». M. J. Grand-Carteret, dont un anticléricalisme désuet et une admiration sans borne pour les entreprises révolutionnaires gâtent un peu l'admirable érudition, reproduit dans son livre *L'Histoire, la Vie, les Mœurs et la Curiosité* (tome I), un bois gravé, qu'il dit du début du XVIe siècle mais qui est bien postérieur à cette date, et l'intitule : « Le quatrième Etat. Celui qui peine et qui souffre pour tous. »

Il ne faut voir, je pense, dans cette allégorie, dont on trouvera ici quelques spécimens, qu'une allusion moralisatrice à l'interdépendance des conditions humaines et à l'égalité de chacun devant la mort en dépit de l'importance qu'il peut accorder à son rôle social. Chacun des personnages représentés dans ce thème iconographique se vante, sans nul doute, d'être indispensable : la Mort, — ou, comme dans la gravure anglaise que nous reproduisons, le Diable — se charge de leur rabattre le caquet et de les mettre d'accord.

***

Comme le remarque E.-H. Langlois, cette allégorie n'est, sous une forme réduite, que l'expression de l'idée développée dans les Danses Macabres. Mais on y voit incontestablement

apparaître un élément nouveau : alors que dans les Danses Macabres la Mort s'adresse un par un à chaque personnage avant de s'en saisir, ici elle n'apparaît que pour ajouter comme un point final aux rodomontades ou aux orgueilleuses prétentions des individus représentés et pour les mettre d'accord.

En plus du principe égalitaire, cette allégorie veut mettre en évidence l'interdépendance des diverses conditions sociales : qu'elle veuille montrer à ceux qui souffrent que ni la pourpre ni la richesse n'empêchent la mort de faire son office; qu'un pape ne vaut pas plus qu'un cordonnier, un empereur qu'un paysan, un moine au ventre rebondi qu'un pauvre hère sans pain : ceci est de toute évidence. Mais l'intention satirique n'en est pas moins également perceptible. Chacun a besoin de son voisin. En ces temps où l'on respectait, quoi qu'en aient écrit certains, et le principe d'autorité et la foi religieuse, où la défense du pays était confiée à une armée de métier, le laboureur avait besoin du roi, du prêtre et du soldat, au même titre que le roi avait besoin du paysan pour vivre. C'est ce que notre cycle d'images veut aussi rappeler : que chacun contribue dans sa sphère à la prospérité générale et qu'il n'a nulle raison d'en tirer un vain orgueil.

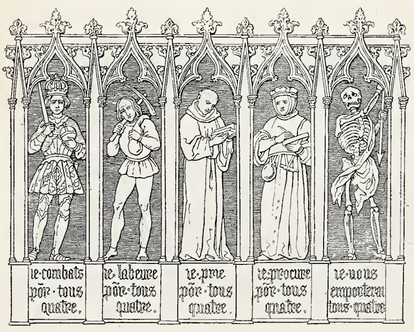
⁂

Des estampes que j'ai pu rassembler sur ce sujet, il est impossible de dire quelle est la plus ancienne. Aucune n'est datée, pas plus que la peinture qu'a vue E.-H. Langlois ni que celle du Musée de la Byloke à Gand. M. Van Heurck parle bien, d'après un travail hollandais, du bas relief d'une maison de Harlem qui paraîtrait dater du XVI[e] siècle... La sculpture aurait en ce cas précédé la peinture et la gravure ; car, à n'en pas douter, toutes les représentations graphiques de ce thème que l'on trouvera ici, ne remontent pas au delà du début du XVII[e] siècle.

⁂

A ma connaissance, trois peintures représentent cette « Cascade des vains Orgueils » : deux citées par E.-H. Langlois, une troisième qui est conservée au Musée de Gand.

La peinture dont parle E.-H. Langlois est un tableau peint sur bois, à l'eau d'œuf et sur fond d'or, que M. de Triqueti, le sculpteur des portes de la Madeleine, découvrit chez un antiquaire parisien, et dont il rencontra, quelque temps après, une répétition à peu près identique.



La Mort et les principales conditions humaines.
(Gravure tirée de l' « Essai sur la Danse des Morts »,
par E.-H. Langlois, 1851.)

« Il représente, écrit Langlois, 4 personnages qui personnifient les principales conditions humaines : le Guerrier représenté par un empereur tenant le globe et l'épée en main et portant la couronne impériale sur la tête ; l'Artisan, l'homme du peuple, figuré par un Laboureur ; l'Homme d'Église, par un Moine et l'Homme de Loi, par un Procureur ; ce dernier coiffé du chaperon, avec la plume à la main, l'écritoire et l'aumônière à la ceinture. Ces quatre personnages expriment, par des inscriptions placées au-dessous, dans le soubassement des niches gothiques qui encadrent et séparent chacun d'eux, la mission qu'ils remplissent dans l'ordre social, chacun au profit de tous. Ainsi,

le Guerrier : « Je combats pour tous quatre » ;
le Laboureur : « Je laboure pour tous quatre »;
le Moine : « Je prie pour tous quatre » ;
le Procureur : « Je procure pour tous quatre. ».

La Mort, qui remplit la cinquième niche, brandit de ses deux bras décharnés un dard, dont elle semble menacer les



GAND. — MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DANS LA BYLOKE.
(*Tableau de l'Ecole Flamande du* XVIe *siècle.*)

4 représentants de l'humanité tout entière, et leur adresse ce terrible arrêt : « Je vous emporterai tous quatre. »

Le Musée d'Archéologie de Gand, installé dans l'ancienne abbaye de la Sainte-Vierge fondée en 1228 dans le quartier de la Byloke, possède la troisième peinture figurant cette allégorie. L'érudit Dr de Mets, qui me l'avait signalée il y a une dizaine d'années, en a donné une fort bonne reproduction en couleurs dans son *Iconographie Médicale Gantoise* (1).

Sur cette peinture de l'école flamande du XVIIe siècle, figurent non plus quatre, mais sept personnages : le Pape, l'Empereur, l'Officier, le Chancelier, le Paysan, le Marchand,

(1). Gand, 1929.

le Médecin, et, en plus la Mort. Notons dès maintenant la présence du Médecin, que nous trouverons également dans une autre estampe, avec une légende assez malveillante.

Le Pape, coiffé de la tiare et tenant en main la croix à triple traverse, dit : « Je suis unique au monde » ; l'Empereur : « Je suis soumis à celui-là tout seul » ; l'Officier : « Je suis au service de ces deux » ; le Chancelier : « Je mets la brouille parmi ces trois » ; le Paysan : « Je fais vivre ces quatre » ; le Marchand : « Je m'enrichis aux dépens de ces cinq » ; le Médecin : « Je tue ces six » ; la Mort, fermant le cortège, brandit son dard et conclut : « Je mets la paix parmi ces sept. »

***

La gravure qui paraît être la première en date, est une gravure en taille douce insérée dans un petit recueil d'estampes allégoriques publié par Jacob von der Heyden sous le titre : *Speculum Cornelianum* (Strasbourg, 1618). J'en donne ici une copie anonyme, inversée et de format sensiblement plus grand, qui figure dans un recueil de pièces allégoriques



Gravure en taille douce, tirée du Speculum Cornelianum (Strasbourg, 1618).

du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale. On voit sur cette estampe, outre la Mort, cinq personnages. Le Pape, l'Empereur, le Paysan, ont disparu, mais on en rencontre deux nouveaux : le Noble et la Femme. Le Moine est remplacé par un Pasteur protestant. Les légendes habituelles figurent au-dessus de chacun d'eux. Retenons seulement celle du Noble : « Je vous honore tous » ; et celle de la Femme : « Je vous donne à tous du plaisir. »

*
* *

Le graveur anversois Johann Meyssens (1612-1670) s'est écarté de la tradition : plutôt que de grouper ses personnages en une seule planche, il a consacré à quatre d'entre eux une estampe particulière : le Moine, le Laboureur, le Soldat, et le Médecin. Ainsi la Mort n'apparaît pas dans cette allégorie. L'intention satirique est soulignée ici par la qualification des personnages : *le bon Pasteur, le bon Laboureur, le mauvais Soldat* et *le mauvais Médecin.* Et voici les légendes qui les accompagnent :



LE BON PASTEUR.
Gravure de Johann Meyssens.



LE BON LABOUREUR.
Gravure de Johann Meyssens.

Le bon Pasteur :

Je prie tous les jours Jésus le roy des Roys
que du feu infernal il préserve ces trois
et qu'au grand jugement ils puissent tous monter
en la célèbre gloire et son nom exalter.

Le bon Laboureur :

Je nourris tous ces trois par travail et labeur
doiz la pointe du jour je me mets en sueur
tantôt au chaud, au sec et en la fange ;
voilà à quoy je sers et à quoy iet me range.



LE MAUVAIS SOLDAT.
Gravure de Johann Meyssens.



LE MAUVAIS MÉDECIN.
Gravure de Johann Meyssens.

Le mauvais Soldat :

Je pille tous ces trois à tort et à travers ;
Je ne regarde pas s'ils sont bons ou pervers
car ma vocation est telle que jamais
je ne scay rien donner ains prendre de tous mets.

Le mauvais Médecin :

Je tue tous ces trois par mon art pharmaticque,
Je panse un catherreux, un goutteux, un ethicque ;
par moy chacun pense d'estre guery
lequel entre mes mains est plus souvent meurdry.

*
* *

La gravure reproduite dans l'*Histoire, la Vie, les Mœurs et la Curiosité*, de Grand-Carteret est sensiblement de la même



NOUS VOUS NOURRISSONS TOUS.
(*Gravure sur bois du* XVIIe *siècle.*)

époque que les précédentes. Elle groupe ainsi autour d'un vaste plateau, le Pape, l'Empereur et le Soldat. Le plateau est soutenu par deux paysans agenouillés : à leurs côtés un bident et une houe ; entre eux deux cornes d'abondance pleines d'épis de blé et de fruits. Planant sur l'ensemble, la Mort ouvre ses bras et dit : « Je vous prends tous. »

*
* *

La gravure anglaise est de beaucoup postérieure aux précédentes .On peut la situer dans les toutes dernières années du XVIIIe siècle ou dans le début du XIXe siècle, époque où

vivait C. J. Grant et où florissait le commerce du marchand d'estampes Mac Lean.

L'esprit de cette estampe est nettement différent de celui des précédentes : c'est plus une caricature qu'une allégorie. Si l'air moqueur des personnages ne nous en avertissait, le titre même suffirait à nous le faire comprendre : « The March



C.-J. Grant. — La Marche de la Fourberie.
(*Caricature anglaise, fin* XVIII[e] *siècle ou début* XIX[e].)

of Roguery », c'est littéralement « la Marche de la Fourberie ». Et du roi au dernier de ses sujets, c'est le Diable qui conduit le bal ! En tête marche le Roi, accompagné du Prêtre qui porte sous son bras un sac gonflé d'écus « Je gouverne », dit l'un, et l'autre : « Je prie ». Le Paysan, l'air furieux, les regarde et leur crie : « Je travaille pour vous deux. » Derrière lui, l'Aigrefin, les mains sous les basques de son habit, se moque et dit : « Je vous trompe tous les trois. » A ses côtés, l'Avocat, gros et courtaud annonce : « Je vous rançonne tous les quatre », et le Médecin : « Je vous empoisonne tous les cinq. » Ultime figurant de ce cortège, le Diable, faisant un pied de nez, affirme : « Je vous aurai tous les six ! »

Ainsi, l'intention morale qui se faisait jour dans les premières traductions graphiques de ce thème assez complexe a fait ici place à la satire et même à l'humour. Il en est ainsi des images sorties jusqu'au milieu du siècle dernier des imprimeries de Montbéliard ou d'Epinal. Quatre personnages seulement y figurent : le Paysan, le Prêtre, le Militaire et le Procureur. Ce dernier dit : « Je vous mange tous. » Excellent enseignement, sans doute, mais dont les paysans ne tirèrent pas grand profit : comme par le passé, chacun continua à chercher chicane à son voisin et à porter chez le procureur ses écus péniblement amassés.

La « Cascade des Vains Orgueils » figure parfois en tête de ces larges pancartes, décorées d'ornements funèbres, qui ont précédé nos faire-part d'enterrement.

« Dans un exemplaire d'une de ces pancartes, écrit E.-H. Langlois, ce sujet gravé sur bois par Papillon, est ainsi représenté : 5 squelettes revêtus des habits d'un *Marchand*, d'un *Juge*, d'un *Evêque*, d'un *Guerrier* et d'un *Berger* sont placés en tête, à la suite les uns des autres. Le Marchand tenant une balance sur l'un des plateaux de laquelle on voit un crâne, est accompagné de cette devise inscrite sur un ballot de marchandises : *Stulte, hâc nocte animam tuam repetunt a te.* Le Juge déroule une pancarte sur laquelle on lit : *Statutum est hominibus mori.* L'Evêque tient une large tablette portant ces mots : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Le Guerrier s'appuie sur son bouclier timbré de cette devise : *Nemini parco.* Enfin, le Berger qui semble demander l'aumône en tendant son chapeau, porte sur sa panetière : *Mori lucrum.* Chaque devise est, comme on le voit, en rapport avec la profession de chaque individu.

***

Il me reste à signaler l'interprétation par la sculpture de ce thème iconographique...

M. Van Heurck en cite un exemple d'après un travail hollandais (1). Il s'agit d'un bas-relief, qui paraîtrait dater du

(1). P.-H. VAN MOERKER. — *De Satire in de Nederlandsche Kunst der Mideleeuwen.* Amsterdam, 1904.

XVI[e] siècle, scellé dans la façade d'une maison de Harlem. Le Pape, l'Empereur, le Laboureur et la Mort y sont représentés avec leurs attributs et accompagnés des inscriptions suivantes :

Le Pape : « Je prie pour vous. » L'Empereur : « Je combats pour vous. » Le Laboureur : « Je vous nourris. » La Mort : « Je vous fais tous égaux » (1).

Enfin, au dire de E.-H. Langlois, on rencontrerait notre allégorie dans quelques ossuaires de Bretagne. La corniche de l'ossuaire de Landivisiau (Finistère), qui date du XVI[e] siècle, est supportée par des cariatides, parmi lesquelles on distingue une femme en costume espagnol, le diable ayant sur la poitrine une tête de satyre et un squelette armé de deux flèches. Ce n'est là qu'une adaptation de la Danse des Morts. Mais le bas-relief de l'ossuaire de La Roche-Maurice (Finistère) se rapproche peut-être plus sensiblement de notre thème : dans un groupe composé de divers personnages tels qu'un Pape, un Roi, un Moine, un Laboureur, etc., figure la Mort, armée d'un long dard, avec cette devise : « Je vous tue tous. »

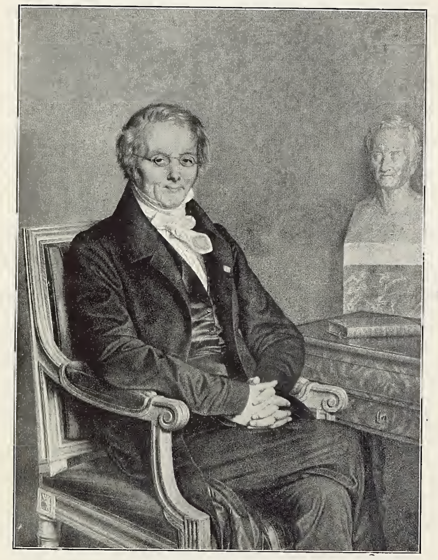
*
* *

J'ai donné dans ces pages tous les exemples que j'ai pu trouver des traductions graphiques de cette allégorie. Elles durent être assez peu nombreuses. Mais il est bien certain qu'il en est d'autres que je n'ai point connues. Je serais très reconnaissant aux lecteurs de « Passiflora » qui voudraient bien me signaler les œuvres d'art qui traiteraient ce sujet.

J. AVALON.

(1). M. Van Heurck cite en outre, d'après JEROEN JEROENSE (H. Sweerts): *Koddige en Ernstige Opschriften* (Amsterdam, 1698), une inscription qu'on lisait sur une voiture hollandaise de la fin du XVII[e] siècle. La scène se passe entre un soldat, un moine, un avocat et un laboureur. Aux trois premiers personnages, le paysan répond : « Que tu combattes, que tu pries, que tu plaides, c'est moi le paysan qui ai les œufs. »

FIGURES DU PASSÉ



A. Pichon. — Esquirol

Les Belles Histoires du " Livre des Merveilles " de Jean de MANDEVILLE

Jean de Mandeville, voyageur anglais, né à Saint-Alban, vers 1300, mort à Liége, en 1372, voyagea pendant trente-trois ans en Palestine, en Egypte, en Asie et en Chine. Il nous a laissé de ses voyages une *Relation* en français « pour la lisure en estre plus dileitable à ung chascun » ; plein de récits merveilleux et de mensonges, ce récit obtint au Moyen âge une grande célébrité. Nous avons retrouvé dans une des premières années du *Magasin Pittoresque* ce commentaire savant qui donnera une juste idée des fables rapportées par Jean de Mandeville.

*
* *

Pour un homme qui revenait au XIV[e] siècle en son pays, après avoir erré par le vaste univers, l'important n'était pas d'instruire, c'était d'intéresser. L'esprit d'observation n'était point né, l'esprit de réminiscence dominait toujours. De là tant de merveilles rajeunies et qui, après avoir enchanté l'imagination des anciens, reverdissaient, grâce à une sève nouvelle, et conviaient le monde à des découvertes dont le champ était illimité.

Voyez ce griffon gigantesque, dont la vue excite le bouillant courage d'un centaure. Mandeville ne dit point qu'il ait eu l'occasion d'observer cette scène toute mythologique, mais comme elle circule dans le monde, il la raconte naïvement, et le miniaturiste n'a point manqué d'en faire le sujet de l'un de ses tableaux. A cette époque, du reste, le griffon, dont il existe une si prodigieuse variété légendaire, reparaissait avec sa forme primitive, tel qu'on le retrouve sur les bas-reliefs de la Grèce ou même dans certains monuments assyriens, et ce fut de cette réminiscence hellénique que s'inspira l'artiste du duc de Berri. Le centaure grec que reproduit sa miniature n'est pas pour le voyageur un être emprunté à la fable antique ; il habite la terre de Bakerie où vivent les Ypodames, « qui



CENTAURES ET GRIFFONS DE LA BACTRIANE.
Miniature tirée du « Livre des Merveilles »
(Bibl. Nat.)

mangent les gens selon leur nature et qui sont molt cruaux... » Mandeville nous laisse ignorer pourquoi ce personnage, d'aspect mythologique, se porte, armé de sa massue, vers le griffon qui peut prendre son vol dans les airs ; mais il nous explique, dans son texte naïf, le motif tout naturel qui anime l'un contre l'autre ces deux êtres fantastiques. On va voir qui, dans le combat, doit avoir l'avantage : « Le griffon a le corps plus grant que le lyon, et plus de grandesse et de force que l'aigle, car il peut emporter un cheval en volant et l'homme sus, s'il le trouve à point, et deux beufs si comme on les lie ensemble. »

Après nous avoir décrit les ongles formidables du monstre, le voyageur nous explique comme quoi ils sont d'une dimension suffisante pour qu'on en forme un hanap. Nous voyons naturellement ici une réminiscence de ces belles coupes orientales taillées dans la corne de rhinocéros, et que le Moyen âge devait admirer encore davantage, lorsqu'on pouvait supposer qu'elles procédaient d'un animal merveilleux. Les côtes du griffon, à la fois robustes et flexibles, offraient les mêmes qualités précieuses ; mais on pouvait obtenir une bien autre utilité des vastes ailes du monstre : des pennes, ou, si on l'aime mieux, de la côte de ses plumes gigantesques on fabri-



Dracons volants de Carajan.
Miniature tirée du « Livre des Merveilles »
(Bibl. Nat.)

quait de grands arcs, et c'étaient des armes terribles, que tout l'Occident, effrayé des incursions tartares, devait redouter dans les combats.

A côté de cet effrayant animal, et toujours dans les régions asiatiques, se rencontrait la redoutable lignée des dragons volants, dont la race est aussi innombrable que la fantaisie a de caprices. A défaut d'observations de quelque exactitude sur les divers animaux de l'Afrique ou de l'Asie que pouvait rencontrer le voyageur, il nous faudra invoquer ici le témoignage d'un grand esprit, et ce sera le maître du Dante lui-même qui parlera. « Le dragon, dit Brunetto Latini, est une des grand's bestes du monde qui habitent en Ynde et Ethiopie, et quand il est sorti de son espelonce (de sa caverne), il court parmi l'air si rondement et par si grand air, que l'air en reluist après autressi comme feu ardent. » (1). Le dragon est bien vieux, puisque le psaume XLIII en fait mention. Les auteurs

(1). N'est-il pas curieux de voir un grave historien du XVIII[e] siècle tout aussi peu avancé, vers 1744, en zoologie que Mandeville et Brunetto Latini, nous décrire sérieusement les trois espèces de dragons que recèlent les campagnes inexplorées de l'Inde. Après avoir pris au sérieux la licorne et ses congénères, l'abbé Guyon, auteur lu jadis d'une *Histoire des Indes*, s'exprime ainsi :

« Le dragon, n'est, dans sa figure, qu'un serpent d'une grosseur extraordinaire, et il y en a de trois espèces. Les uns habitent sur le haut



LA REINE DE MASULIPATAM (GOLCONDE)
FAIT CHERCHER LES DIAMANTS GARDÉS PAR DES DRAGONS.
Miniature tirée du « Livre des Merveilles »
(Bibl. Nat.)

chinois lui donnent une antiquité plus reculée peut-être, car le fameux dragon Apo-lo-lo vivait au temps où les hommes atteignaient l'âge raisonnable de quatre-vingt-quatre mille ans. Le dragon Lung n'était pas moins digne d'attirer l'attention des naturalistes consciencieux ; mais il fallait savoir le choisir au milieu des cent soixante-dix-sept rois de dragons qui parcouraient les mers d'Orient. Raban Maur simplifie les recherches en ce qui concerne les espèces occidentales, ou même celle dont l'habitat est dans les montagnes du Caucase : « Ils vivent où vivent les griffons. »

des montagnes, d'autres dans les cavernes, d'autres dans les marais. Les premiers sont les plus grands de tous ; ils ont les écailles dorées, du poil ou une espèce de barbe assez longue sur le front et sur la machoire, les sourcils fort ouverts, le regard affreux et cruel, le cri extrêmement aigre et perçant, une crête rouge semblable à un charbon allumé. Ceux du plat pays ne diffèrent que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, et par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivières. Les autres, qui vivent dans les marais, sont presque noirs, plus lents à la course, et n'ont point de crête. » L'abbé Guyon ne se contente pas d'illustrer la race des dragons par cette belle description ; c'est à tort, selon lui, qu' « on les a méchamment privés de leurs ailes ; ils ont, d ailleurs, dans la tête une pierre précieuse qui jette autant de feux que le diamant, et qui est naturellement taillée à différentes facettes par où elle donne toutes sortes de couleurs, etc. ».



LA PASSIFLORINE

à la dose de une à trois cuillerées à café, le soir au moment du coucher.



provoque et rétablit
LE SOMMEIL

Une opinion du

Docteur R..., à Grenoble.

Je viens de constater les effets de la PASSIFLORINE dans l'insomnie nerveuse dont je souffrais à la suite du surmenage qui m'avait été imposé cet hiver par une épidémie de grippe. J'en ai prescrit l'usage à plusieurs de mes convalescents dont les nuits se passaient sans sommeil ; ils se louent tous de l'emploi de ce produit. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'en envoyer un échantillon et je vous serais reconnaissant de me le renouveler, car je désire ne plus user que de ce médicament contre l'insomnie.

et du

Docteur G..., à Lyon.

Je viens de l'expérimenter dans un cas d'insomnie nerveuse ou cette médication fait merveille.

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE
115, RUE DE PARIS — BOULOGNE-SUR-SEINE

Léon Ullmann, Paris.



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & Cie
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE